

**NOVE**

**JADIS**

**ERMINE BOS**

# NOVE JADIS

*À tous les miens, proches ou lointains.  
À mon frère, Ton.*

Ô générations, courage !  
Vous qui venez comme à regret,  
Avec le bruit que fait l'orage,  
Dans les arbres de la forêt.  
(Victor Hugo)

**ERMINE BOS**

**Mardi 18 juin 2013**

*Une île où je dors, couchée dans l'herbe sur le dos, non loin d'un pont.*

*Un chien vient me renifler, me lécher le nez, la bouche.*

*Je détourne la tête.*

*Il s'éloigne et lève la patte pour pisser.*

J'ouvre les yeux.

Pas de trace du chien.

Il est en moi.

C'est mon âme, mon anima, mon instinct.

Il me lèche en signe d'amitié, d'affection.

Il me 'roule une pelle'.

La pelle du 18 juin !

Je ris. Il lève la patte et pisser pour marquer son territoire. Je ris encore.

Cette île est son fief.

L'île de mon sommeil, de mes rêves.

Il me lèche le nez, par lequel je sens les fleurs, les choses et l'air du temps,  
l'ère du troisième millénaire.

Il me lèche la bouche, qui me donne le goût des choses et celui des mots.

Il me nourrit de son intuition, de sa connaissance.

Il me lape la bouche comme pour me transmettre les mots qu'il m'inspire.

Non loin de là, qui enjambe le fleuve d'une rive à l'autre,  
un pont

Entre les deux bords se tient l'île où je dors.

Tous les peuples de la planète y déambulent.

Asiatiques, indiens, africains, américains du sud et du nord, européens de l'est et de l'ouest...

Marche l'humanité toute entière d'une berge à l'autre du fleuve,  
au-dessus du flot pressant et obscur.

Passent tous les humains de l'ère de l'écrit à celle des nouvelles technologies.

Depuis les tablettes d'argile,  
dans toutes les langues, dans tous les formats, sous toutes les latitudes,  
des milliers, des milliards de livres parlent du vieux monde.

Pour parler de celui qui vient, balbutie encore  
les tablettes numériques...

**Mercredi 19 juin 2013**

*Les deux fleuves.*

*"On ne va tout de même pas pomper à la main !"*

Pluie.

Déluge toute la nuit.

Ce matin il pleut encore.

Avril, mai, juin. Tout le printemps pleure.

Bientôt l'été.

L'eau submerge les rives, sature la terre, court par tous les chemins.

Un flot boueux gonfle le fleuve qui coule sous le pont et enserre mon île qui se rétrécit.

L'autre fleuve passe au-dessus, où se croisent tous les peuples.

Humanité multipliée.

Terre gorgée, surchargée.

Planète inondée

Il pleut tant et plus

Le réseau ne suffit plus

Petits et grands désemparés

Les grands s'enracinent, et les petits sans racines doivent tout inventer

**Jeudi 20 juin 2013**

*Autour d'une grande table ronde, des gens finissent de manger.  
Ils sont tristes, maussades, dédaigneux.  
Je ramasse les restes et les récupère.  
Je sens leur regard méprisant.  
Je ne suis pas à l'aise.*

Les chevaliers de la planète ronde,  
les grands de ce monde,  
sont abreuvés, désaltérés, repus, rassasiés, gavés...  
Le Graal, ce vieux pot, cette vieille coupe, les comble de tout.  
Maintenant qu'il est vide, ils le jettent dans le fleuve.  
Ils cherchent quelque autre corne d'abondance  
susceptible d'entretenir leur graisse,  
d'augmenter leur butin.  
Ils restent là, l'œil éteint,  
la lèvre pendante,  
les assiettes encore pleines des reliefs du repas.

Je récupère les restes.  
Tout ce gâchis me désespère.  
Les chevaliers modernes me regardent avec mépris.  
Je suis à côté de la table,  
à côté de la plaque.

Récupérer les miettes,  
c'est une activité que je pratique en effet.  
Je cultive l'art d'accomoder les restes.  
Rien ne se perd :  
la carcasse du poulet pour le bouillon,  
les fanes de légumes pour le composteur,  
l'eau de pluie pour le jardin...

Je regarde avec soulagement le vieux pot, cette corne de richesses et d'illusions,  
disparaître dans les remous du courant.  
Puis j'observe attentivement le fleuve des nouvelles technologies.  
Je le suis du regard jusqu'à l'horizon :  
l'océan.

**Vendredi 21 juin 2013**

*J'installe un transat sur l'herbe verte.  
Je ramasse les poussières.*

Mi-allongée, demi-sommeil, rêve éveillé.  
Transatlantique.

L'océan, entre Europe et Amérique.

Le pont où passe la terre entière est la passerelle d'un bateau de croisière.  
Les peuples repus s'y agglutinent et s'étourdissent de fêtes qui leur tournent la tête.  
Cet abîme liquide sous leurs pieds peut les engloutir aussi bien que les porter.

*Je ramasse les poussières.*

Après les restes de la table ronde, ce sont les poussières que je recueille.  
Je fouille l'herbe.

Je sonde les flots verts.

Autant chercher une aiguille dans une meule de foin !

Quelles poussières, d'ailleurs ?

Les débris du Graal éparpillés dans l'océan ?

Les résidus d'un pot que les vagues réduisent en miettes ?

Mission impossible.

Pourquoi d'ailleurs m'obstiner sur cette corne illusoire, sur ce chaudron chimérique ?  
Ces récipients ne peuvent que me rassasier jusqu'à la nausée.

De la poursuite du Graal, ce n'est pas la coupe qui importe,  
c'est la poursuite.

C'est cela qu'il me reste :

La quête

**Samedi 22 juin 2013**

*Mon amie s'adresse à son fils. Elle lui dit : « Hein, Aimé ! »*

Elle est vietnamienne. Son fils a douze ans. « Hein, Aimé ! »

Ces mots ponctuent toutes ses phrases.

Elle qui n'est qu'objet de mépris et de haine, elle encourage son enfant.

Elle l'aime.

Il hoche la tête. Il veut seulement que son prénom devienne réalité : Aimé.

Aimé seulement de sa mère ne lui suffit pas.

C'est le désir de tout un chacun,

mais il ne le sait pas.

Il n'entend que son chagrin.

Il poursuit son jeu vidéo.

Où en est-il de sa quête ?

**Dimanche 23 juin 2013**

*Aimé dit : « J'ai une poche, là, sur le côté. »*

L'enfant qui est en moi, mi-choyé, mi-délaissé, est tantôt fille, tantôt garçon.  
S'il est en vie, si elle survit, c'est que, dans la balance, l'amour l'emporte.  
Il est parfois joueur, elle est quelquefois songeuse.  
J'entends sa voix qui me dit :  
«Regarde ce que j'ai dans ma poche ! »  
Ce sont toutes sortes de trouvailles :  
des cailloux, une balle, des billes, des petits soldats, une plume, des marrons...

Aujourd'hui, dans sa poche, Aimé met son téléphone portable.  
Les petits soldats, les balles, les plumes, il va les chercher sur internet.  
Il rêve en connection, il joue en réseau, il dessine son monde sur écran.  
Ses amies, ses copains, il leur envoie des textos, il leur parle sur les ondes.  
Son imagination, c'est l'écran tactile.  
La baguette magique de la fée des contes, c'est son doigt.  
C'est lui, la fée, c'est lui, le magicien.  
Si ce tour-là ne marche pas, il en essaie un autre,  
pas besoin qu'on lui explique.  
Tout est à sa portée.  
Tout est là, dans sa poche.

L'enfant qui est en moi a encore dans ses poches des plumes et des marrons.

Mais Aimé a dans sa poche un smartphone.  
Il a là le monde entier.

**Lundi 24 juin 2013**

« *Cela fait une semaine que je rêve.* »

Je m'entends moi-même dire cette phrase.  
Elle ne me semble pas tout à fait exacte.  
Ne rêve-t'on pas déjà dans le ventre maternel ?  
Cela fait une semaine, en revanche,  
que j'écris ce que mes rêves m'inspirent et le publie sur internet.  
Un autre rêve, plus ancien, me pousse à le faire.  
Je le fais vingt ans auparavant.

C'est l'image d'un livre, posé sur un lit.  
Son titre :  
NOVE JADIS  
écrit en grosses lettres sur fond blanc.  
Je cherche leur sens.  
Nove : nouveau ? Neuf ? Le chiffre ? L'adjectif ? Les deux ?  
Jadis : autrefois ? Passé ? Histoire récente ou plus ancienne ?  
Que veulent dire ces mots ?  
Pourquoi ce 'Nove' en italien ou en latin ?  
Que veulent-ils dire ensemble ?  
Pourquoi en faire le titre d'un livre ?  
Pourquoi poser ce livre sur un lit ?  
Questions sans réponse.  
Quelques suppositions sans lendemain.  
Pas de clef, pas d'indice.  
Vingt ans de silence.

Je cherche peut-être au mauvais endroit...

Aujourd'hui,  
je décide d'interroger mes rêves.

C'est l'un d'eux qui m'apporte cette image, c'est sont donc eux qu'il faut consulter, non ?  
Je les note chaque matin dans un cahier jaune,  
je les recopie sur mon ordinateur,  
et j'écris.  
Je publie cela sur internet,  
par défi,  
par curiosité,  
par jeu.  
C'est une quête.

C'est *ma* quête.

**Mardi 25 juin 2013**

*Un déménagement avec une charrette et un cheval.*

L'humanité déménage.  
Elle passe de la demeure archaïque de l'écrit au building ultra moderne de l'informatique.  
Au troisième millénaire, elle ne dispose pour ce déménagement  
que d'une charrette tirée par un cheval.  
Ce moyen de locomotion datant de  
l'invention de la roue,  
contemporaine à celle de  
l'écriture.

Que poserons-nous sur la charrette ?

J'aimerais y mettre les oiseaux et les forêts pour qu'ils y chantent  
Les papillons et les fleurs  
Les insectes cachés sous les pierres  
Les loups et les vers de terre  
La mer et tous ses poissons  
toutes les herbes à foison  
Les montagnes et les déserts  
les volcans  
La planète toute entière  
sans rien oublier  
sans rien abîmer

Mais je ne suis pas seule à décider

Et le cheval !

**Mercredi 26 juin 2013**

*Escaladant une cheminée verticale creusée dans la roche,  
je débouche sur un endroit sombre, entouré d'immenses églises noires,  
que je vois en contre-plongée, dont on dirait qu'elles sont taillées dans le rocher.  
Je sais qu'il y a des juges réunis quelque part.  
Quelqu'un, dans l'ombre, fanfaronne derrière moi et semble vouloir m'impressionner.  
Il pousse devant lui une sorte de container poubelle, se met à courir,  
et s'empale dans le mur.*

Remontant le temps sans la moindre machine sophistiquée,  
je lève les yeux vers l'imposante masse de l'Église  
qui semble vouloir m'écraser de toute sa hauteur, de toute sa suffisance, de toute sa morgue.  
Solides comme un roc, taillées dans le granit,  
ses murailles noires ont la couleur du néant.  
C'est aussi celle de la crasse que le temps dépose sur ses façades et ses contreforts.  
Au cours des siècles passés, elle domine déjà mes ancêtres, oppresse la foule de mes aïeux.  
Prêtres et pasteurs, en robes noires, comme leurs églises,  
impressionnent les cœurs simples et les jugent, les manipulent, se jouent d'eux.  
Ils leur imposent leurs lois prétendues divines.  
Aujourd'hui, leurs sermons tombent dans le vide.  
Alors, ces hommes fanfaronnent et cherchent d'autres moyens d'éblouir.  
Mais leurs discours désuets sombrent dans le ridicule.  
Ils savent que leurs derniers jours arrivent.  
Ils s'agitent et gesticulent.  
Ils perdent l'entendement dans une fuite en avant.  
Ils poussent les poubelles remplies des déchets de leur pouvoir chancelant,  
de leur autorité dépassée,  
de leurs puissance périmée.  
Ils foncent droit dans cette muraille millénaire dressée par leur propre avidité.

Ceux-là ne font pas le déménagement.

**Jeudi 27 juin 2013**

*Je suis assise dans l'herbe.  
Un cheval vient derrière moi et appuie son front sur mon dos.  
Je suis surprise et amusée.  
Je le laisse faire sans me retourner.  
Je lui caresse la tête, les naseaux, en mettant les mains derrière mon dos.  
Je sens son souffle et la douceur de sa peau.  
Puis le cheval s'en va et je le vois,  
montée par une femme qui lui installe une couverture lui servant de selle.*

Je sais qu'il ne faut pas t'oublier.  
Je l'écris même.  
Je te néglige pourtant.  
Peut-être parcours-tu mon île de ton trot léger en m'attendant ?  
C'est un chien, l'autre jour, qui me léche affectueusement.  
Ce matin tôt, tu appuies ta tête contre mon dos.  
Je peux sentir toute ta force dans ce contact vivant et chaud.  
Hier encore, je sens la proximité de la mort.  
Aujourd'hui, c'est toute la puissance de la vie.  
J'en suis surprise et je ris.  
Mérens, Mongol, Mustang, tu me pousses en avant.  
Je te vois auparavant, domestiqué, attelé, tirant une charrette pour un déménagement.  
Comme à l'accoutumée, t'offrant volontiers.  
Je préfère te voir ainsi, libre et sans attache.  
C'est le sauvage en toi qui fait l'effroi de ceux qui te harnachent.  
C'est le sauvage en moi que craignent ces hommes qui fanfaronnent.  
Ces hommes de robe,  
ces hommes de loi.  
La voilà montée sur ton dos, la femme sauvage, libre, primitive.  
Me voilà femme, craintive, émue, n'osant pas encore chevaucher à cru.  
Je ne t'oublie plus.

**Vendredi 28 juin 2013**

*Une assiette avec de la terrine de poisson.*

Ensemble, ils parcourent la terre, cette femme sauvage et ce cheval.  
Ensemble, ils ignorent les frontières de l'espace, les limites de la matière.  
Ils chevauchent, ils volent, traversent les plaines,  
gravissent les montagnes, longent les rivières.  
Font halte enfin sur le rivage du détroit de Messine.  
Ils veulent connaître les mystères de ces profondeurs sous-marines.  
S'approcher du volcan enfoui sous les flots, forge des dieux,  
entre Calabre et Sicile, entre Charybde et Scylla.  
Dans ces flots agités, ils plongent et projettent leur ombre.  
Sur cet écran sombre, loin des regards, loin de la plage, défile toute l'étrangeté du monde.  
Gorgonnes, poissons-lune, baudroies, requins, coraux, argonautes, comatules,  
étoiles de mer, muraines, castagnoles, congres, carangues-lune...  
De ce décor d'abysse,  
ils contemplent longtemps la scène,  
jusqu'à ce que la nuit finisse.

Au matin, de cet immense voyage, le rêve ne laisse qu'une image.  
Une pauvre image qui me laisse perplexe :

*une assiette avec de la terrine de poisson.*

Des mots que je note avec résignation.  
Tout le reste s'évapore et s'enfuit sans laisser trace.  
En me levant, j'y réfléchis, cherchant ce que cela signifie.

Une assiette ?

Définition sur internet.

Larousse.fr : « Manière dont un cavalier est assis sur sa selle : Avoir une bonne assiette ».

Huit autres domaines également, où le mot 'assiette' peut être employé.

Parmi eux, aucune mention de vaisselle !

Cher Larousse qui débarrasse la femme de cette corvée sempiternelle !

Voilà qui me réveille tout à coup et me remémore le rêve d'hier !

Je préfère !

Et ce poisson ?

Tous ces poissons que je vois hier soir dans un documentaire sur Arte !

Les voilà sous forme de pâté ?

Quelle idée !

Quand Larousse me délivre d'une corvée, le rêve me colle un pâté !

C'est là qu'il devient urgent de comprendre les choses symboliquement !

J'ai pour cela le dictionnaire des symboles,  
de Jean Chevalier et Alain Gheerbrant.

J'y trouve des informations passionnantes :  
entre autres, j'apprends que rêver de manger du poisson est d'heureux augure.

En revanche, dans l'ancienne Asie mineure,  
Anaximandre précise que le poisson est le père et la mère de tous les hommes,  
et que, pour cette raison, sa consommation est interdite.

Qui est donc cet Anaximandre ?

Jamais entendu parler.

Je tape son nom dans mon moteur de recherche,  
une sorte de partie de pêche où il suffit d'accrocher un mot à l'hameçon pour qu'aussitôt,  
un gros poisson vienne s'y accrocher.

Mieux encore, un filet entier remplis de poissons !

Une de ces bonnes pioches,

c'est Wikipédia :

« Anaximandre de Milet (vers 610 av. J.-C. – vers 546 av. J.-C.)

est un philosophe et savant grec présocratique.

Il est le premier grec connu à avoir tenté

de décrire et expliquer l'origine et l'organisation de tous les aspects du monde  
d'un point de vue que l'on qualifie rétrospectivement de scientifique.

Nombre de philosophes et commentateurs contemporains estiment pour cette raison  
que les théories d'Anaximandre représentent

une étape essentielle et révolutionnaire de l'histoire des sciences... »

Je peux faire un copié-collé de tout l'article tant il est passionnant,  
mais je m'en garde.

Comment se fait-il que je n'entende jamais parler de cet homme ?

On nous rebat les oreilles de Platon, mais jamais on n'évoque Anaximandre, !

Celui qui pressent,

cinq siècles avant notre ère,

que ' l'homme est le produit final d'une évolution à partir d'animaux aquatiques',  
tombe dans l'oubli !

Quelque chose m'échappe !

Je ne crois pas que les poissons soient responsables de cette omission...

Et le mien, de poisson, et ma terrine dans tout cela ?

Si ce matin,

je ne rêve pas de cette *assiette avec de la terrine de poisson*,  
vais-je à la pêche ?

Vais-je ouvrir mon dictionnaire des symboles ?

Vais-je apprendre que rêver de manger du poisson est d'heureux augure ?

Vais-je rechercher sur internet

qui est cet incroyable personnage dont l'école ni personne ne me parlent jamais :

Anaximandre ?

Le rêve me vient de profondeurs inconscientes  
et me suggère de jeter mon filet dans d'autres profondeurs,  
celles de la connaissance.

'Net' en anglais ne signifie-t-il pas 'filet' ?

De ces connaissances et de ces rêves,  
je prépare un met de qualité,  
une nourriture de choix,  
en y ajoutant les aromates dont j'ai le secret.

Écrire, c'est l'art d'apprêter les rêves,  
celui d'élaborer ma quête,  
après celui  
d'accomoder les restes.

Rêver :

s'écrit jusqu'au seizième siècle 'resver'.

Quête :

s'écrit au douzième siècle 'queste'.

En combinant ces deux mots,  
la première syllabe de 'resver' et la deuxième de 'queste',  
j'obtiens le mot 'reste'.

Et que subsiste-t-il de ce 's' perdu au cours des siècles ?

Il reste l'accent circonflexe.

Il reste ce chapeau, ce caractère tordu,  
qui refuse d'opter pour l'aigu ou pour le grave,  
comme un âne entre deux meules de foin,  
cet accent qui choisit les deux,  
comme une âme entre deux océans.

**Samedi 29 juin 2013**

*Un couteau.*

La symbolique du couteau est sans fin.

Je me perds dans mon dictionnaire.

Je cherche donc dans cet océan informatique, internet, où je sombre plus encore.

Je parviens cependant à refaire surface de temps en temps,  
et finis par m'accrocher à un tronc d'arbre, flottant au gré du courant, un forum.

Je lis une intervention signée

Labuse 211, postée le 11 novembre 2005, à 6h07 :

« Pour les Inuits, le couteau fait partie des outils d'une "vraie femme".

Il est ce dont une femme a besoin pour se "tailler une vie".

Il coupe, taille, libère, donne forme aux matériaux.

Le ulu, outil visionnaire, qui permet de percer l'obscurité et de voir des choses cachées.

Pour la femme moderne, son ulu, son couteau, c'est sa perspicacité,  
sa volonté et sa capacité de trancher le superflu, en coupant net ce qui doit finir  
et en taillant de nouveaux commencements. »

Cette branche flotte sur l'océan depuis huit années.

Le sel la conserve intacte.

Cette date du 11 novembre 2005, je m'en souviens comme d'hier.

Avec mes douze frères et sœurs,  
nous sommes rassemblés dans le petit salon de nos parents,  
quatre ans exactement après le décès de notre père,  
six mois après celui de notre mère.

Nous partageons leurs affaires,  
quelques maigres effets qui ont l'incalculable valeur de nous rappeler leur amour.

Parmi ces biens qu'ils nous transmettent,  
je choisis le ulu de ma mère  
sans la moindre hésitation !

**Lundi 1er juillet 2013**

*Escargot.*

Me relevant cette nuit je désespère de ne rien retenir de mes rêves  
qui paradent pourtant pendant mon sommeil.

Je leur parle :

'Comment voulez-vous que j'écrive,  
si vous ne me laissez pas le moindre reflet de vos lumières à mon réveil ?  
Sans doute compatissant, en s'enfuyant, l'un d'eux me laisse cette image :  
un escargot.

C'est cela, pensé-je aussitôt, ma quête avance à la vitesse d'un escargot.  
Se moque-t-il ?  
Je me rendors.

Plus tard, cherchant la vérité dans mon bol de thé, je me souviens de l'escargot,  
celui de mon rêve...

... et celui d'un poème de Francis Ponge  
(qui rime avec songe),  
dans 'Le parti pris des choses'.

Je cherche le livre à l'écriture insolite.

La page ouverte au chapitre 'Escargots',  
je relis et m'étonne à nouveau du génie de ces mots.

Ces phrases évidentes dont l'à propos pourtant me laisse ahurie.

« ... les escargots aiment la terre humide. Go on, ils avancent collés à elle de tout leur corps.  
Ils en emportent, ils en mangent, ils en excrémentent.

Elle les traverse, ils la traversent.

C'est une interpénétration du meilleur goût parce que pour ainsi dire ton sur ton  
– avec un élément passif, un élément actif, le passif baignant à la fois et nourrissant l'actif –  
qui se déplace en même temps qu'il mange. »

Qui parle déjà ainsi des escargots ?

Qui écrit auparavant de telles choses ?

C'est pourtant l'exacte vérité, la simple description d'un spectacle que chacun,  
un jour ou l'autre, peut observer.

Mais personne, sinon ce poète, n'a l'idée de le décrire ainsi.

Je poursuis et devine se dessiner, sur le visage de l'écrivain, un sourire espiègle.

Je le sens se délecter de surprendre avec des banalités.

Sous sa plume,

elles atteignent des sommets d'étrangeté.

Il m'emmène doucement, au pas de l'escargot,

vers ce « quant-à-soi (le mien, le leur)...

... que leur coquille préserve.

Certainement c'est parfois une gêne d'emporter partout avec soi cette coquille

mais ils ne s'en plaignent pas et finalement, ils en sont bien contents.  
Il est précieux, où que l'on se trouve, de pouvoir rentrer chez soi et défier les importuns.

Cela valait bien la peine...

Comment se peut-il que je sois un être si sensible et si vulnérable,  
et à la fois si à l'abri des assauts des importuns,  
si possédant son bonheur et sa tranquillité...

... Rien n'est beau comme cette façon d'avancer si lente et si sûre et si discrète,  
au prix de quels efforts ce glissement parfait dont ils honorent la terre ! »

Et puis Francis Ponge en vient au fait :

« Mais c'est ici que je touche à l'un des points principaux de leur leçon,  
qui d'ailleurs ne leur est pas particulière  
mais qu'ils possèdent en commun avec tous les êtres à coquille :  
cette coquille, partie de leur être, est en même temps œuvre d'art, monument.

Elle, demeure plus longtemps qu'eux...

Rien d'extérieur à eux, à leur nécessité, à leur besoin n'est leur œuvre.

Rien de disproportionné – d'autre part – à leur être physique.

Rien qui ne lui soit nécessaire, obligatoire. »

Tout autre que lui, en écrivant une telle idée, suscite un grand éclat de rire.

Lui non.

De ces escargots sur lesquels on jette à peine un regard,

sauf si l'on est enfant,

le poète en fait une œuvre d'art.

C'est que lui aussi garde son âme de petit garçon.

C'est vrai, mes rêves s'enfuient,

mais grâce à Francis Ponge

ce tout petit reflet qu'ils me laissent,

cet escargot falot,

qui vit dans l'ombre,

est une petite porte qui s'ouvre sur toute la lumière de juillet.

**Mardi 2 juillet 2013**

*Il fait nuit.*

*Deux enfants tiennent ensemble une poutre, comme un bélier, devant une fenêtre.*

*La scène se passe dans le séjour de la maison.*

*Ils ont peur de quelque chose qu'ils voient dehors, dans le noir.*

*Ils ne savent pas ce que c'est.*

1961

Je joue avec mon frère, dans la salle à manger, un soir de décembre.

Dehors il fait nuit.

On nous dit que Saint Nicolas doit passer ce soir, ainsi que Pierre Noir.

Je ne sais pas qui c'est.

On nous raconte des histoires.

Tout à coup, nos gestes s'effarent dans un sursaut.

De grands coups frappent au carreau.

Les yeux écarquillés, nous scrutons la fenêtre.

Nous ne voyons que la nuit derrière le reflet de la vitre.

Un visage peut-être, une ombre en fuite.

Le cœur battant, nous ne savons pas ce qui nous attend.

...

Nous grandissons et la vie nous offre son lot de cadeaux et de fléaux.

Télé...

Devant les yeux de tous les enfants du monde, la même fenêtre.

Ceux des indiens, des américains et des kenyans, des vietnamiens et des afghans...  
dans toutes les maisons, les châteaux, les belles demeures, les taudis et les appartements.

Devant eux cette fenêtre que ne connaissent pas leurs ancêtres.

Devant eux ce même écran.

Tous les enfants assis devant.

Ils devinent qu'il fait nuit derrière les coloris.

Les images en couleur n'ont ni saveur, ni odeur.

Derrière elles, c'est le noir.

Ils ont peur de quelque chose qu'ils voient sans le voir.

Les lueurs de l'écran les égarent.

Ils ne savent pas ce que c'est,

derrière le reflet.

Tous ces enfants, assis devant, ne savent pas ce qui les attend.

...vision

Les petits du monde entier, en grandissant, se munissent d'un bélier. C'est rassurant.

## Jeudi 4 juillet 2013

*Les flèches 'haut', 'bas', comme sur l'écran de la télé, sur la fenêtre 'info' du menu.*

Le rêve appuie sur la touche 'info' de la télécommande.  
Une fenêtre s'ouvre.  
Première information : le titre du film, de l'histoire plutôt  
Nove Jadis  
Deuxième indication : le genre.  
Journal onirique  
Troisième : l'heure de début, la date en réalité.  
18 juin 2013  
Personne ne sait quand sera la fin.  
Date et heure indéterminées

Résumé :  
l'auteure raconte sa vie d'escargot.  
Comme il ne s'y passe pas grand chose, elle prend le parti de parler d'autres choses.  
Alors le rêve s'impatiente et dit qu'on n'est pas là pour faire de la prose.  
Il veut de l'action.  
L'auteure lui répond que l'idée de l'escargot vient de lui.  
Pour le mouvement,  
il faut attendre la pluie.  
Celle-ci se met à tomber à deux heures du matin.  
L'auteure alors,  
bien obligée,  
sort de sa coquille et se met en train.

Synopsis avec succession de flash-back :

2013, j'écris mon journal onirique.  
Flèche 'haut' : 1993, je rêve de Nove Jadis.  
Flèche 'haut' : 1963, j'ai huit frères et quatre sœurs. La dernière vient de naître.  
Je suis le numéro dix.  
Flèche 'haut' : Je vois le jour en avril 1958, de parents hollandais immigrés en France.  
Flèche 'haut' : Mes parents se marient en 1944.  
Flèche 'haut' : Ma mère arrive des Pays-Bas en 1941. Mon père en 1938,  
Ils se rencontrent dans la communauté protestante,  
constituée depuis les années vingt, dans l'Yonne,  
par tous ces hollandais  
qui veulent travailler la terre et ne trouvent pas d'emploi dans leur pays.  
Flèche 'haut, très haut' : 'Croissez et multipliez, remplissez la terre.'

**Vendredi 5 juillet 2013**

*Cap Nord.*

Au matin du 6 juillet 1995, je sors de mon lit et me prépare. Il fait beau.  
Je vérifie une dernière fois mon sac à dos.  
J'y arrime ma tente et hisse le tout sur mes épaules.  
J'ouvre la porte de mon appartement, la referme et tourne la clef dans la serrure.

Une seconde.

Je traverse le hall, puis l'aire qui sépare les immeubles.  
J'emprunte le trottoir dont je connais toutes les cassures,  
jusqu'à l'école, que je laisse sur ma gauche.

Une minute.

Je tourne dans la rue que je prends d'habitude en voiture.  
Je marche.  
Des pavillons, puis des bâtiments, bordent la chaussée.  
Je traverse les carrefours de la zone commerciale,  
passe près des terrains de foot et atteins la rocade.  
Je la franchis par un pont qui mène à la déchetterie, que je longe bientôt.  
La route alors, étroite, sinueuse, musarde à travers champs.  
Je la suis quelque temps, puis bifurque à gauche,  
sur un chemin de terre que je connais bien pour m'y promener souvent.

Une heure.

Il mène à un bourg au sommet d'une colline,  
dont le nom résonne du fin fond du Moyen-âge : Montgueux.  
Aux abords du village, je rejoins la route puis parcours les rues désertes,  
passe près de l'église et atteins l'autre bout de la localité, vers l'Ouest...  
Je parcours ainsi une trentaine de kilomètres à travers la campagne, jusqu'au village de Pa.

C'est la fin de l'après-midi et je suis épuisée.  
Je traverse le bourg.  
Il me reste trois kilomètres à faire.  
J'en suis incapable.  
L'objectif que je me fixe pour cette première journée,  
en préparant ce voyage,  
c'est le lieu où, trente-huit ans plus tôt, j'ouvre les yeux sur le monde.  
Un kilomètre après Pa, je pose mon sac à dos et monte ma tente dans un verger.  
Deux collines me séparent de la ferme natale.  
Elles me séparent aussi de mon frère Ton.

Il habite là.  
Il en interdit l'entrée.  
Je ne peux pas aller plus loin.

Une journée.

Le lendemain, je mets le cap au nord.  
Objectif : les Pays-Bas.  
Il suffit de suivre le méridien, longitude trois degrés Est,  
le pôle Sud derrière moi, le pôle Nord devant.  
Je parcours vingt-cinq à trente kilomètres par jour,  
et marche neuf à dix heures entre le lever et le coucher du soleil.  
Trois kilomètres à l'heure de moyenne.  
Un peu plus vite que l'escargot.  
Je passe la frontière belge et découvre un pays pas si plat qu'on le dit.  
Je le traverse en trois jours.  
Après la frontière, je pose le pied au sud du plat pays, le vrai.  
Je rallie la 'Terre de la mer', la Zeelande.  
C'est la terre de ma mère.  
C'est là qu'elle voit le jour, le 4 janvier 1923,  
là qu'elle grandit, avec ses onze frères et sœurs.  
C'est là qu'elle connaît la misère, jusqu'à dix-huit ans,  
qu'elle voit le feu détruire la grange,  
et l'eau inonder les champs.  
Elle émigre en France, avec ses parents et sa famille, en avril 1941.

Deux semaines.

Je traverse le pays et continue jusqu'à Breskens, où je prends le ferry jusqu'à Vlissingen.  
Je poursuis en direction de Alphen-sur-le-Rhin,  
où mon père naît le 19 mai 1921,  
sur les bords du fleuve.  
Lui aussi a onze frères et sœurs.  
Il manque se noyer, à deux ans, dans cette eau qui l'attire.  
Cette onde où, plus grand, il aime à pêcher des poissons.  
Il apprend le métier de vacher et quitte le pays avec son frère aîné en 1938.  
Ils se rendent en France à vélo.  
Il a dix-sept ans.

Trois semaines.

Je suis une barque sur la mer  
Au centre de mes quatre points cardinaux  
Au cœur  
Un point rouge sur ma boussole  
Et l'horizon tout autour  
J'ai la rose des temps pour aimant

**Mardi 9 juillet 2013**

*Dans une école, on me confie une petite fille.  
L'école est grande et semble dominer la ville.  
Je la parcours avec l'enfant.  
Je dépose une selle par terre, en plein milieu d'un endroit passant.  
J'ai honte et cherche à m'enfuir sans être vue.  
J'entends des enfants dire que c'est l'oeuvre de celle qui est chargée de telle enfant  
(son prénom que j'oublie).  
Je me vois ensuite dans la ville,  
fuyant à travers un réseau inextricable de tuyaux et d'endroits très encombrés.*

Longue hésitation.

Tronquer sans tromper, c'est parfois ce que je fais avec mes rêves.  
À mon réveil ce matin, j'éprouve encore la honte, qu'en plus des images, le songe m'inspire.  
Aussitôt je marchande, je négocie :  
je peux écrire ceci, enlever cela, soustraire ce mot, changer cette phrase.  
C'est fou ce qu'en quelques secondes, dans mon cerveau, les pourparlers abondent  
en un réseau de palabres enchevêtrées.

Mais j'ai beau faire, je ne peux rien soustraire sans tout défaire.

Pas une phrase, pas un mot.

Alors, le geste de la main sur la page, l'écriture, me rassurent.

Sous la pointe du stylo, l'encre qui s'écoule me soulage.

Cette selle, cet étron, c'est mon oeuvre,

comme disent les enfants,

cette page que j'écris quotidiennement.

Ma vie est là, dans mes tripes.

J'écris ce que j'ai dans le ventre.

« ils en emportent, ils en mangent, ils en excrémentent ».

Je sors de ma coquille, comme une selle hors du corps...

Tout cet or : ... sors... hors... corps...

En effet, c'est de l'or, c'est mon trésor !

Cette enfant dont je suis chargée, je la porte en moi, comme un bébé dans mon ventre.

Cette petite fille qu'on me confie, c'est moi.

Moi, toujours moi...

Et cette honte à parler de moi, à écrire de moi.

Bien pire, à publier,

à 'déposer' cette oeuvre sur internet.

Je veux m'enfuir.

Éviter de rêver, éviter d'écrire.

Remplir mes journées d'activités nombreuses et encombrantes.

Surfer sur internet, sur ce réseau inextricable,

voilà un moyen infallible de fuir.

**Dimanche 14 juillet 2013**

*Une lande entre terre et mer comme à Pannenschuur.  
Au milieu, une plaque d'égoût, une grille d'où sortent des mots écrits qui s'envolent.*

Pannenschuur.

C'est un endroit de Zeelande,  
au bord de la mer du Nord,

où nous passons des vacances dans les années 60,  
dans un camping appartenant à une de mes tantes.

La lande est un lieu semi-sauvage qui s'étire entre la mer et les habitations,  
sur une largeur d'environ cinq-cents mètres.

Les eaux l'envahissent lors des fortes marées et une digue protège le village.

Des petits ruisseaux y serpentent jusqu'à la mer.

Le sol est un mélange de sable et de vase de couleur gris sombre, fortement imprégné de sel.

La végétation est basse, d'herbes et d'arbustes.

Quelques moutons y paissent parfois.

Pour aller à la plage, nous traversons à pied cette étendue par un chemin  
où de petites passerelles de planches permettent d'enjamber le ruisseau ou les fossés.

Nous franchissons ensuite les dunes plantées d'oyats qui se couchent sous le vent.

Puis, nous accédons à la plage

où nous construisons des châteaux de sable et grimpons sur les brise-lames.

Nous marchons en équilibre sur ces rangées de poteaux noirs  
plantés perpendiculairement au rivage.

Nous avançons le plus loin possible au-dessus des vagues.

Zeelande, pays de la mer...

Ce n'est pas seulement vrai pour cette région méridionale,  
c'est vrai aussi pour les Pays-Bas tout entiers.

C'est un pays,

au bord de la mer du Nord,

où nous allons parfois en vacances dans la famille.

La population y est plus dense que partout ailleurs en Europe,  
et pourtant, on y trouve partout ces lieux encore sauvages

que les oiseaux de passage  
choisissent entre mille.

C'est le pays de l'eau,

de ces eaux qui menacent de l'envahir,

mais que les hommes apprivoisent en élevant des digues, en creusant des canaux,  
en construisant des moulins.

La Meuse, le Rhin et l'Escaut y serpentent,

ainsi que des milliers de rivières et de ruisseaux plus petits.

Toute cette eau se jette dans la mer.

Le sol des polders y est imprégné du sel que les eaux marines laissent en se retirant.

La végétation est basse, d'herbes et d'arbres plantés en longues barrières  
qui protègent des vents, de Nord et d'Ouest.  
Des moutons et des vaches y paissent un peu partout,  
dans la campagne quadrillée de canaux.  
C'est aussi, bien sûr, le pays des ponts,  
de la plus petite passerelle de bois jusqu'à l'Oosterscheldekering,  
aussi long et prodigieux que son nom.  
Sa côte est une plage interminable,  
aux dunes plantées d'oyats,  
où les enfants font des châteaux de sable et grimpent sur les brise-lames.  
Ils avancent le plus loin possible au-dessus des vagues.

Le pays de la mère...  
Elle y naît en 1923, mais ses parents viennent d'ailleurs, plus au nord :  
Haarlemmermeer, au sud d'Amsterdam.  
Ils ne peuvent rester là-bas,  
car les terres sont réquisitionnées pour la construction de l'aéroport de Schiphol,  
au début du siècle.  
Ils s'exilent à Zuidzande, 'les sables du sud'.  
Ma grand-mère dit alors :  
« Si loin !  
Autant aller en France ! »

Ce qu'elle veut,  
elle l'obtient,  
un jour ou l'autre.

*... une grille d'où sortent des mots écrits qui s'envolent.*

Les paroles s'envolent, les écrits restent.  
Ces écrits qui s'échappent de cette grille, ne restent que dans mes rêves.  
Ils risquent bien de disparaître, si je ne les pose pas sur le papier,  
ou sur l'écran de mon ordinateur,  
si je ne les enregistre pas sur mes disques durs, interne et externe,  
si je ne les sauvegarde pas sur une clé.  
Mais de ces mots écrits, je ne retiens que la forme.  
Je vois, je sais que ce sont des mots, mais le sens, la signification me sont cachés.  
Comment les écrire alors ?  
Et puis qu'est-ce que cette grille ?  
Des mots-croisés ?  
Horizontalement/verticalement ? Nord-sud/est-ouest ?  
Des paroles croisées ?  
Des conversations échangées ?  
Une grille...  
un quadrillage...  
'... la campagne quadrillée de canaux...'

et ces petites cases,  
ces prés où paissent les moutons et les vaches  
de tous mes aïeux-paysans.

*Une plaque d'égoût.*

Des eaux usées qui coulent sous cette terre  
qui porte les os usés de mes ancêtres.  
Ce sont eux  
qui m'envoient ces mots  
dont je connais la forme mais dont j'ignore le sens :

Nove Jadis

**Dimanche 21 juillet 2013**

*Je rêve deux fois d'une femme qui me téléphone  
pour me dire qu'il faut venir aider mon fils qui ne va pas bien.*

Après mes ascendants, c'est de mes descendants que me parlent mes rêves.  
Se peut-il qu'il y ait un lien entre eux ?  
Entre mon fils qui va mal et mes aïeux ?  
Son mal de vivre vient-il de si loin ?  
En est-il de même de Ton, mon frère, dont le tourment nous blesse,  
qui refuse de nous parler,  
qui habite la ferme de notre enfance et nous en interdit l'entrée ?

Cette femme me dit seulement que mon fils ne va pas bien.  
Qui est-elle d'ailleurs ? Comment sait-elle qu'il va si mal ?  
Pourquoi insiste-t-elle et m'appelle deux fois ?  
Croit-elle que je ne le sais pas ?  
Je le vois, je le perçois.  
Je le sens, je l'entends.  
Je le devine et me sens impuissante à l'aider.  
Il résiste à m'en parler.  
Quand je l'appelle, nous n'échangeons que des banalités.  
Jamais il ne me téléphone.

Cette inconnue le fait pour lui, deux fois.  
Elle saisit l'appareil qu'il laisse dans sa poche,  
Son portable qui glisse et tombe sur le siège, dans la voiture de son copain.  
Elle le ramasse et trouve mon numéro.  
Elle m'appelle deux fois...

Non.

Ce scénario, c'est mon rêve.

La réalité,  
c'est que cet inconnu qui m'appelle hier après-midi, c'est son copain.  
Il me dit retrouver le téléphone de mon fils dans sa voiture  
mais ne pas parvenir à le contacter.  
Il me laisse ses coordonnées.

J'essaie alors par tous les moyens de joindre Jon, sans succès.  
Et cette nuit, je fais deux fois ce rêve qui m'inquiète...

À l'heure où j'écris, l'affaire est résolue, et je m'en réjouis.

Le mal, lui, ne s'évanouit pas pour autant.

Le rêve non plus.

Je veux comprendre qui est cette inconnue, pourquoi elle me dit qu'*il faut venir...*

Facile à dire !

Je veux comprendre ce mal de vivre,

celui de Jon, celui de Ton.

Cette parole si difficile à dire.

Il faut que je la rappelle,  
mais je n'ai pas son numéro,  
elle me téléphone en  
appel masqué.

**Dimanche 28 juillet 2013**

*Je suis dans un grand château avec une multitude de pièces.  
Il y a beaucoup d'autres personnes, surtout des enfants.  
Nous cherchons l'endroit où doit se dérouler une fête.  
Je décide de passer par les toits.  
Des enfants me suivent.  
Puis je me retrouve seule, sans parvenir à trouver ce que je cherche.*

'Il était une fois un roi et une reine qui habitaient ...'

Le château où ma mère est reine, c'est une grande maison de briques,  
aux pièces nombreuses et vastes,  
qui occupe toute l'aile nord-ouest d'une ferme champenoise.  
Le royaume de mon père, c'est cette même ferme avec les champs et les prés tout autour.  
Une souveraine vêtue d'un tablier de travail,  
un monarque habillé d'une salopette et chaussé de grosses bottes de caoutchouc.  
Elle, active aux fourneaux, à la lessive, au ménage, à la couture, à notre entretien.  
Lui, occupé à la traite des vaches, accaparé par les travaux des champs,  
absorbé par d'innombrables autres tâches.  
Ce château, ce royaume ne leur appartiennent pas.  
Ils n'en sont que les fermiers.

Qu'importe ce détail, pour nous les enfants ?  
Nos parents sont souverains et leur domaine est aussi le nôtre.  
La maison, la ferme recellent une multitude de secrets.  
Nous y partons chaque jour à la chasse au trésor.  
Le grenier, la cave, la laiterie, le jardin, le quai, l'écurie, l'étable, les granges,  
les prés, les fourrés, les chemins, les bois...  
Nos perles, notre or, ce sont quelques vieilleries poussiéreuses,  
c'est le vieux pommier qui se prête docilement à nos jeux d'escalade  
et à nos parties de balançoire,  
ce sont les fraises du jardin, les mûres dans les ronces le long des chemins,  
ce sont les meules de paille où nous construisons des cabanes,  
ce sont les grillons que nous chatouillons avec une tige d'avoine,  
et mille autres jeux que nous inventons au jour le jour.  
Nous les dénichons, tous ces trésors.  
Ils sont notre richesse aujourd'hui encore.

Devinons-nous déjà,  
derrière les sourires, les silences,  
les prières, les chants et les louanges du dimanche,  
toutes ces pratiques un peu trop parfaites...  
Soupçonnons-nous la tristesse, la lassitude, l'abattement, la défaite...

Bien sûr nous le sentons, mais nous croyons encore aux contes...

*Je décide de passer par les toits.  
Des enfants me suivent.*

Les 'toi', en ce temps-là, ce sont mes frères et sœurs,  
C'est plutôt moi qui les suit !  
Moi, la dixième, la chialeuse, qui regarde les grands avec des yeux écarquillés,  
moi, qui les suit partout,  
et qui pleurniche en m'écorchant les genoux.

Mais il est vrai aussi que *des enfants me suivent*.  
Trois exactement : les onzième, douzième et treizième,  
un garçon et deux filles.

*Nous cherchons l'endroit où doit se dérouler une fête.*

Un jour, quelque part, ça doit arriver.  
Nous ne savons pas où, nous ne savons pas quand.  
Ce doit être là dans ce château, mais il est si grand !  
Nous visitons toutes les pièces, nous observons tous les gens,  
nos parents,  
mais pas seulement,  
toutes les grandes personnes.  
Ce sont eux qui savent.  
Mais ils se taisent, ils gardent le mystère.  
Peut-être ne sommes-nous pas invités ?

Alors...  
*Je décide de passer par les toits.*

Par les 'toi'.  
Je joue avec mes frères. Je joue avec mes sœurs.  
En attendant.

Ma mère me dit que, petite, je grimpe au sommet d'une grange  
et que j'y marche en équilibre avec beaucoup d'assurance.  
Je dois être petite en effet, car je n'en ai aucun souvenir.  
C'est peut-être que je suis somnambule,  
quand je suis funambule.  
Je marche en équilibre sur le fil de mes rêves.  
Je chevauche en liberté  
au faite des toits,  
au sommet des brise-lames à Pannenschuur.  
À la fête des brise-larmes.

'Pannen' signifie 'tuiles' en hollandais. 'Schuur', c'est une grange.  
'Pannenschuur' peut signifier un abri constitué seulement d'un toit sur piliers.  
Une telle construction existe à la ferme, c'est ce que nous appelons 'le quai'.

Il constitue une grande partie de l'aile Nord-est.

En vérité, il est entouré de murs, mais sur trois côtés seulement.

Le quatrième s'ouvre sur la cour.

Il permet d'accéder directement aux quais,  
qui sont deux planchers surélevés à un mètre du sol,  
à gauche et à droite d'un terre-plein central.

Le toit, à six mètres de hauteur, est soutenu, sur le côté ouvert,  
par d'énormes poutres de chêne verticales,

trois piliers qui s'appuient eux-mêmes sur trois pierres de taille.

Les deux poutres latérales sont reliées au mur opposé par deux madriers horizontaux  
qui traversent le bâtiment à une hauteur de quatre mètres.

Toute la charpente et la toiture

s'appuient sur un enchevêtrement compliqué de bastaings.

Cette architecture remarquable peut s'appeler en hollandais 'pannenschuur'.

En français, le paysan ne se complique pas autant. Il dit  
'quai'

Là-aussi, dans cette grange, je joue les funambules.

Pas au sommet du toit, inaccessible.

Mais je monte sur le plancher, escalade la grosse poutre et atteins le madrier horizontal,  
sur lequel je déambule.

*Puis je me retrouve seule, sans parvenir à trouver ce que je cherche.*

Je grandis,

mes frères et sœurs aussi.

Cet endroit, où doit se dérouler une fête,  
je ne le trouve pas.

Dans le dédale du château, sur les toits, sur les brise-lames,  
sur les poutres du quai...

Quai

Qu'est-ce ?

Qu'est-ce que cette fête ?

Qu'est-ce que cette dé-fête ?

Qu'est-ce que ces pratiques pare-fête ?

**Mardi 30 juillet 2013**

*Saint Georges et le dragon.*

Juste avant le réveil, ces mots tombent sur mon sommeil, comme un cheveu sur la soupe.  
En me levant ce matin avec cette légende en tête,  
je me demande bien par quel détour me mène ma quête.  
Je dois chercher, car hormis quelques clichés, je n'ai de ce mythe qu'une très vague idée.  
Les protestants ne sont pas friands de ces récits extravagants.

En quelques clics, le tour est joué.  
Je lis avec amusement les inventions de ce Jacques de Voragine, au XIIIème siècle,  
et de sa Légende dorée, à propos de Georges de Lydda.  
Puis je cherche une explication à cela.

Ce Georges donc,  
officier de l'armée romaine,  
chrétien-soldat de la fin du IIIème siècle,  
est déchiré entre sa foi envers le Seigneur et sa loyauté à Dioclétien, son empereur.  
Un jour, il traverse la ville de Silène dans la province romaine de Libye,  
Pour quelque obscure raison, la cité toute entière se convertit et reçoit le baptême.  
Victime de la Grande Persécution, il meurt en martyr le 23 avril 303.

S'inspirant des échos de ce récit,  
et les mêlant aux péripéties de quelque mythe païen en vogue en ce temps-là,  
Jacques de Voragine, un prélat, laisse libre cours à sa fantaisie.

Il raconte qu'un jour, approchant de Silène sur son cheval blanc,  
Georges de Lydda découvre que la cité est terrorisée par un redoutable dragon  
qui dévore tous les animaux de la contrée,  
et exige des habitants un tribut quotidien de deux jeunes gens tirés au sort.  
Ce jour-là, le sort tombe sur la fille du roi.  
Au moment où celle-ci va périr entre les griffes du monstre,  
Georges engage avec lui un combat acharné.  
À la fin, en se signant d'une croix, il le transperce de sa lance.  
La princesse est délivrée,  
et le dragon vaincu la suit docilement jusqu'à la cité.  
Les habitants de la ville se convertissent au christianisme et reçoivent le baptême.  
Bien que défait, le dragon les effraie toujours.  
Georges le tue alors d'un coup de cimeterre.  
Puis le cadavre de la bête est traîné hors des murs de la ville,  
tiré par quatre paires de bœufs.

Je trouve à ce dragon quelques liens de parenté avec un certain serpent du jardin d'Eden,  
une histoire, cette fois, souvent parvenue à mes oreilles :

Le Serpent séduit Ève  
qui goûte au fruit défendu de l'Arbre de la connaissance du bien et du mal,  
et incite Adam à y goûter aussi.

Ce mythe de la Genèse, évidemment, parvient à celles de l'auteur du Moyen-âge,  
ce Jacques de Voragine, cet archevêque, initié aux récits de l'Ancien Testament.

Comme tout bon élève, son désir secret est de dépasser le maître.  
Tel un nouveau Jedi,  
il décrète un code inédit :

Le serpent de la Genèse manque un peu d'allure à son goût.  
Il lui fait pousser des ailes, des pattes, il le transforme en dragon.  
Accuser cette couleuvre de tentation ? Pauvre ambition !  
C'est de crime, de persécution, d'extermination, qu'il inculpe son démon !  
Le maudire, le condamner à marcher sur son ventre ? Trop tendre !  
Il faut l'atteindre de la lance, lui transpercer la panse !  
Lui couper la tête !

Chasser les habitants de leur jardin ?  
Trop naïf !  
Il faut qu'ils se convertissent, qu'ils rejoignent le troupeau,  
qu'ils servent d'exemple au monde entier !

« Or, ce jour-là vingt mille hommes furent baptisés... »

Et hop !  
Vingt mille fidèles dans l'escarcelle.  
« ... sans compter les enfants et les femmes. »  
D'habitude,  
ceux-là comptent pour du beurre,  
mais pour l'exactitude de la comptabilité, il faut les ajouter.  
Multipliés par trois, quatre, cinq...  
allez !

cent mille chrétiens pour le prix d'un saint !

## Jeudi 1er août 2013

*Je suis en pleine nature sur une hauteur.  
Paysage de bois, de champs et de collines.  
Je peux le contempler presque comme un plan.  
Je cherche du regard l'endroit où j'étais dans le rêve précédent  
dont je ne me souviens pas,  
peut-être là où des chemins forment un triangle.*

*Puis je veux prendre un sentier, sur ma droite, qui traverse une garrigue,  
et tout à coup, je me mets à voler au-dessus du chemin.  
Je vois des loups qui arrivent en sens inverse, à terre.  
Le premier est effrayé. J'ai un bâton dans la main. Les deux suivants aussi.  
Mais le quatrième est plus gros et n'a pas l'air impressionné.  
Je pense que c'est le chef de la bande.  
Je ne suis pas rassurée,  
je me réveille.*

*Plus tard, toujours dans la nature.  
Je ne suis plus seule.  
Tout un groupe de gens est avec moi et nous avons un guide.  
Sur le bord du chemin, un arbre mort est couché.  
Sur son tronc,  
un homme est allongé sur le ventre,  
la tête sur le côté, les bras ballants, à califourchon.  
Il est mort.*

*Le guide nous explique que c'est un scientifique du XVIIIème siècle  
(Linné ou Littré)  
qui est mort en observant les petites bêtes dans l'écorce du tronc.  
On l'a laissé là en hommage.*

Un serpent, un dragon, les beaux symboles que voilà !  
Mythologie biblique et légendes chrétiennes s'unissent pour désigner le diable :  
la sexualité.  
Tout l'enjeu est là !  
Ils la maudissent, lui font mordre la poussière,  
la combattent avec acharnement,  
la transpercent de leur lance,  
la soumettent à leur convoitise,  
et pour finir,  
l'achèvent et traînent son cadavre hors des murs,  
loin de leurs chastes regards.

*Je suis en pleine nature sur une hauteur.  
Paysage de bois, de champs et de collines.  
Je peux le contempler presque comme un plan.  
Je cherche du regard l'endroit où j'étais dans le rêve précédent  
dont je ne me souviens pas,  
peut-être là où des chemins forment un triangle.*

Mon rêve, aujourd'hui, évoque le sexe avec beaucoup de poésie,  
tranquillement.

Il décrit le paysage de mon corps,  
il contemple la pleine nature de ma nudité.  
Il ne détourne pas le regard.

*Dans le rêve précédent...*

Celui de Saint Georges et le dragon ?

*... je ne me souviens pas.*

Ici, c'est tellement différent !

*L'endroit où j'étais, c'est peut-être là où des chemins forment un triangle.  
Je cherche du regard...*

... ce triangle que les femmes ou les hommes de la préhistoire  
écrivent sur les parois des cavernes,  
ce triangle du sexe féminin,  
gravé dans la pierre depuis vingt mille ans.

*Puis je veux prendre un sentier, sur ma droite, qui traverse une garrigue,  
et tout à coup, je me mets à voler au-dessus du chemin.  
Je vois des loups qui arrivent en sens inverse, à terre.  
Le premier est effrayé. J'ai un bâton dans la main. Les deux suivants aussi.  
Mais le quatrième est plus gros et n'a pas l'air impressionné.  
Je pense que c'est le chef de la bande.  
Je ne suis pas rassurée,  
je me réveille.*

Ce rêve, c'est ma pré-histoire, la sexualité de mon enfance.  
Ce sentier sur ma droite, qui traverse une garrigue,  
le sexe masculin,  
je ne me contente pas de le regarder,  
je veux le prendre, comme un bâton, dans la main.  
En l'occurrence, je prends celui de mon frère, dans des jeux enfantins.

Le désir sexuel donne des ailes, comme celles du dragon.  
Des deux dimensions du *plan*, je passe à la troisième, *je me mets à voler*.  
Le loup effrayé, à terre, c'est la timidité de mon frère.

Mais bientôt arrive le *chef de bande*, le roi de la bandaison,  
pas impressionné pour deux ronds.

*Je ne suis pas rassurée.*

C'est le moins qu'on puisse dire.

Je préfère me réveiller,  
plutôt que me rappeler  
la blessure qu'il porte à mon enfance.

*Plus tard, toujours dans la nature.*

*Je ne suis plus seule.*

*Tout un groupe de gens est avec moi et nous avons un guide.*

*Sur le bord du chemin, un arbre mort est couché.*

*Sur son tronc, un homme est allongé sur le ventre,  
la tête sur le côté, les bras ballants, à califourchon.*

*Il est mort.*

Abattue par le coup que je reçois,  
déseparée, je n'ose plus m'aventurer seule.

J'ai besoin d'un guide, d'un pasteur, d'un berger.

Il me faut la sécurité d'un groupe, la présence rassurante des gens, le confort d'un troupeau.

Mais je paie ces garanties au prix fort,  
celui de la mort.

Finie la troisième dimension, tout est couché, allongé.

La vie s'enfuit.

Un homme mort allongé sur un arbre mort,  
à l'horizontale.

Position ambiguë :

*... sur le ventre, la tête sur le côté, les bras ballants, à califourchon.*

Comment se retrouve-t-il dans cette situation ?

Le rêve reste muet sur l'ajustement de son pantalon.

Mais...

*... le guide nous explique que c'est un scientifique du XVIIIème siècle*

*(Linné ou Littré)*

*qui est mort en observant les petites bêtes dans l'écorce du tronc.*

Rien à voir avec les hypothèses empressées et canailles de mon imagination.

De Carl von Linné, je n'ai en tête que la nomenclature binominale.

Je m'empresse donc sur Wikipédia

histoire de vérifier s'il est vraiment mort dans ces conditions-là.

Mais c'est surtout de sa vie que je m'instruis.

Fils et petit-fils de pasteurs suédois, il est pénétré par son éducation.

Selon les plans, il doit assurer la succession,

mais c'est dans le domaine scientifique qu'il remplit son ministère.

Naturaliste, il répertorie, nomme, ordonne, range et classe

l'essentiel des espèces vivantes connues à son époque.  
Dans un livre appelé 'Systema naturæ',  
il divise la 'création' en trois règnes : minéral, végétal, animal.  
Cet ouvrage paraît pour la première fois en 1735 et comporte alors une dizaine de pages.  
La treizième édition, en 1770, en compte trois mille.

Linné y développe sa conception de l'ordre hiérarchique des espèces,  
avec, au sommet de l'échelle, l'homme blanc.

Il se voit tel un nouvel Adam nommant la nature :  
« Deus creavit, Linnaeus disposuit! »  
« Dieu a créé, Linné a organisé ! »'.  
À la fin de sa vie, cette phrase lui sort comme un orgasme.

Il meurt le 10 janvier 1778, à Upssala, en Suède.

*On l'a laissé là en hommage.*

'Un homme mort allongé sur un arbre mort'

Comment ne pas voir, à la verticale cette fois,  
le cadavre accroché à une croix ?  
ce symbole morbide du christianisme qui rend hommage à Jésus.  
Cette marque de déférence est aussi incongrue  
que l'image du personnage de mon rêve,  
qui est de mon cru.

Curieusement, le rêve me parle aussi d'un personnage du siècle suivant,  
Littré.

Son nom est juste évoqué,  
car tous les détails décrivent le savant suédois  
plutôt que l'auteur du dictionnaire français.

Pourquoi cette idée ?

Les consonances de leurs noms et la similitude de leurs ouvrages sont remarquables.

Je cherche ce que le rêve veut mettre en lumière.

Linné fait entrer toutes les espèces dans sa nomenclature comme sous un carcan.

Littré fait l'inverse.

Il ouvre son dictionnaire, il déverrouille la cage.

En tournant ses pages, il laisse s'envoler  
les mots qui déploient leurs ailes,  
prennent leur envol,  
virevoltent joyeusement dans le ciel,  
puis se posent sur les choses.

Elles existent alors à nos yeux, elles s'ouvrent à la lumière, elles vivent.

**Lundi 5 août 2013**

*Je suis chez mon amie vietnamienne.*

*Elle est absente.*

*On vient m'avertir que quelqu'un est dehors et a quelque chose à dire  
mais il faut que je traduise.*

*Je sors et découvre qu'il a neigé. Cela me surprend.*

*Il y a une petite couche de neige sur le gravier.*

*J'arrive près de l'homme, mais je ne vois pas son visage.*

*Il me parle mais je ne comprends rien à ce qu'il dit.*

*Il cherche à me toucher et je me méfie.*

Mon amie est au Vietnam actuellement.

C'est son pays.

Ici en France, elle est en terre étrangère.

Je le suis aussi, en quelque sorte, quand je suis chez elle.

Le mot 'Vietnam' signifie 'au delà du Sud',  
au delà du fleuve Yang-Tsé, pour les chinois, qui sont au Nord.

L'histoire ancienne de ce pays se confond avec sa légende :

Le peuple Viet naît des amours

de la Reine-fée Âu Cơ, issue du Feu,

et du Seigneur-dragon Lạc Long Quân, issu de l'Eau.

Malgré leurs natures différentes,

ils donnent naissance à cent œufs, d'où sortent cent enfants.

Je suis du Nord.

Quand je franchis le long fleuve Yang Tsé, les portes du sommeil,  
quand je m'endors,

quand je m'aventure au-delà du Sud,

dans ce pays lointain,

je marche sur une terre étrange, où l'eau et le feu cohabitent.

J'y rencontre une amie qui me parle de son peuple et de ses origines,  
des amours d'une reine-fée et d'un seigneur-dragon  
ancêtres d'une multitude.

En cheminant, elle me présente les siens,

et j'y retrouve étrangement des visages connus, et d'autres qui ne me disent rien.

Un jour, elle s'absente et me laisse sa maison.

J'y suis comme chez moi.

*On vient m'avertir que quelqu'un est dehors et a quelque chose à dire  
mais il faut que je traduise.*

Je ne parle pourtant pas le langage de ce peuple-là.  
Comment comprendre ce qu'il veut me dire ?  
*Je sors pour l'écouter, mais avant de le rencontrer, une image me surprend :*  
*je découvre qu'il a neigé.*  
On est pourtant en plein été !  
*Il y a une fine couche de neige sur le gravier.*

J'oublie qu'ici coexistent Eau et Feu,  
les cristaux de givre et l'astre chaleureux.  
Quand j'arrive près de l'homme, je vois comme un voile sur son visage.  
*Il me parle mais je ne comprends rien à ce qu'il dit.*  
*Il cherche à me toucher et je me méfie.*  
Est-ce un ami ou un traquenard ?  
Un rêve ou un cauchemar ?

À mon réveil,  
avant que toutes ces images fondent comme neige au soleil,  
je dois les graver dans ma mémoire,  
les écrire sur une couche de papier blanc, pour qu'elles s'éternisent.  
Ensuite,  
*il faut que je traduise.*

Qui est ce 'on' qui vient m'avertir ?

'On', sujet indéfini...  
J'ouvre mon dictionnaire de synonymes, une page d'un site web appelé  
'Centre de Recherche Inter-langues sur la Signification en Contexte'.  
Je cherche si ce 'CRISCO',  
que j'utilise pour un oui ou pour un non,  
me donne quelque équivalent au mot 'on'.  
J'obtiens deux propositions :  
'personne', 'quelqu'un'.

Extraordinaire!

À côté du mot 'on', le site me suggère une 'définition'.  
Je clique sur ce mot qui est un lien vers le CNRTL  
(Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales)  
Sous l'onglet 'lexicographie', je découvre une description interminable de sept pages  
(sept hauteurs d'écran)  
Je lis tout.

Puis je compte les mots : une ligne = entre quinze et vingt mots.  
Une hauteur d'écran 19 pouces = une quarantaine de lignes  
40 x 17,5 = 700

que je multiplie par 7 :  $700 \times 7 = 4900$

Il faut donc près de cinq mille mots pour définir un petit mot indéfini de deux lettres :  
'on'

En résumé  
'on'  
peut être :  
quelqu'un  
personne  
n'importe qui  
aucun être précis  
une personne indéterminée  
il peut s'agir de plusieurs personnes  
...

'on' : deux premières lettres de  
'onirique'

'On' confond mon histoire et la légende  
'On' est d'eau et de feu  
'On' est étrange  
'On' est proche et lointain  
'On' est peuplé de personnages connus et d'êtres fabuleux  
'On' est à la fois dehors et dedans  
'On' est chez moi et ailleurs  
'On' est une amie, un allié  
'On' me fait peur parfois  
'On' s'absente souvent  
'On' me surprend  
'On' est voilé  
'On' est sans visage  
'On' parle une langue étrangère  
'On' me parle et je ne comprends rien  
'On' cherche à me toucher  
'On' m'avertit

'On' s'évapore comme neige au soleil  
'On' est un mystère  
...

'Les mystères de l'alphabet'  
C'est là que je cherche l'origine de la voyelle 'o' et de la consonne 'n',  
dans ce livre de Marc-Alain Ouaknin :

'O' ou 'ayin'  
« Le signe de cette lettre en alphabet protosinaïtique représente l'image d'un œil.  
'Ayin' signifie 'œil' en cananéen/phénicien. »

N ou 'noun'  
« À l'origine, c'est une image représentant un serpent d'eau ou un poisson.  
'Noun' signifie 'poisson' en araméen. »

L'alphabet protosinaïtique est l'un des plus anciens alphabets connus.  
Il est, par dérivations et modifications successives,  
à l'origine de la plupart des alphabets utilisés aujourd'hui.

L'oeil est l'organe de la perception des images, réelles ou intellectuelles.  
Le 'troisième œil', qui correspond au feu, est l'organe de la vision intérieure.  
C'est l'équivalent symbolique du soleil.

Au Vietnam, on 'ouvre la lumière' d'une jonque neuve de pêcheur  
en sculptant ou peignant deux gros yeux à sa proue.

Le poisson est le symbole de l'élément Eau.  
« Le serpent est un vertébré qui incarne la psyché intérieure,  
le psychisme obscur, ce qui est rare, incompréhensible, mystérieux. »  
(Jung)  
« C'est un des plus grands archétypes de l'âme humaine »  
(Bachelard)

**Lundi 5 septembre 2013**

*Une femme dort, la tête dans le cresson,  
sur le stand de mets asiatiques de mon amie Siss, au marché.  
Elle se réveille difficilement.  
Siss rit en voyant sa tête :  
elle a les marques des feuilles de cresson dessinées sur le visage.*

Extrait d'un poème de Jean-Luc Moreau qui ne sonne que de rimes en 'on' :  
'Dors, dors, petit poisson, sur le gravier, dans le cresson.'

Le mois dernier,  
je pense à cette berceuse,  
avec ce *gravier* recouvert d'une petite couche de neige.  
Mais qu'en faire alors ?  
Aujourd'hui, le cresson m'y ramène encore.  
Dormir, rêver au fond de l'eau...

Cette femme qui dort, la tête posée sur un panier de cresson,  
c'est moi.  
À mon réveil, les feuilles me font des marques sur le visage, comme des écailles.  
Une vie de poisson.  
Dans le ventre de ma mère, je suis dans l'eau.  
Je n'ai pas grand chose d'autre à faire que dormir.  
Puis le moment de me réveiller arrive.  
Il faut sortir de là.

'Là', c'est ce corps, épuisé par neuf grossesses précédentes,  
une en moyenne tous les dix-huit mois.  
Sortir et me retrouver sur le drap, comme échouée sur une plage de gravier,  
les bras maternels trop fatigués pour me serrer dans leur creux.  
Je suis de trop.  
Ils ne me prennent que pour soulager les seins de leur trop-plein.  
Je bois ce lait mêlé de larmes.  
Du poisson, je garde les écailles gluantes.  
Je n'aime pas qu'on me touche.  
Je me méfie.  
Je glisse.  
Je m'enfuis.  
Cela fait comme une carapace, une coquille, qui dure toute la vie.

Je rencontre des gens sur le grand marché du monde.  
Je parle avec eux.  
J'ai des amis.  
Je vis...

« Vous avez toujours le sourire. »

Siss écoute l'horoscope à la radio.  
Son oreille vietnamienne ne saisit pas tous les mots.  
Elle me demande :  
« Écoute pour moi : poissons ».  
J'écoute... mais les poissons m'échappent, ils glissent entre mes oreilles, ils s'enfuient.  
Je le lui dis.  
Elle rit.

Je me promène sur les bords de l'Aude.  
Au milieu du courant, un héron fait le pied de grue.  
Je souris.  
Il rentre la tête dans les épaules, l'air bougon. « Fichus poissons ! »  
Plus en amont, un tag aux formes géométriques,  
dessine un poisson hilare, sur un cube de béton.  
Ce rire goguenard semble se moquer du héron bougon.  
Plus loin encore, sur les piliers d'un pont, tout un ban de ces mêmes tags-poissons.  
En petit, est écrit ce mot : 'poissonnade'.  
Cela sonne un peu comme 'rigolade'...  
Des poissons qui se marrent.

Quelques centaines de millions d'années en amont, je suis poisson.  
Je ne rigole pas.  
C'est que la mer se retire et j'échoue sur une plage sans prévenir.  
Je survis à cette anicroche.  
(mot ayant une origine proche de 'hameçon')  
Avec le temps je deviens même homo sapiens sapiens,  
(d'après les savants savants)

Si je puis me permettre,  
je leur suggère plutôt  
homo riderens riderens  
(du latin ridére, rire, sourire, se moquer de, narguer...)

ou bien même  
homo plaisirens plaisirens  
(dérivation de l'ancien français 'plaisir', à la source du verbe 'plaisanter')

**Mardi 10 septembre 2013**

*Je suis en voyage en voiture avec mes enfants.  
Nous nous arrêtons devant une maison dont les propriétaires sont absents.  
Nous y entrons et faisons comme chez nous.  
Nous mangeons, nous nous servons dans le frigo et utilisons la salle de bain.  
Je ne suis pas tranquille et crains que les propriétaires reviennent et nous découvrent.  
Mais rien ne se passe.  
Nous allons prendre la voiture pour repartir mais deux hommes apparaissent  
et tirent deux coups de feu sur mon fils aîné et le tuent.  
Je m'enfuis avec la voiture et les enfants.  
J'ai un terrible sentiment de culpabilité d'avoir abandonné Tan.*

Au matin de ce rêve, je ne l'écris pas, je le fuis.  
Mon fils aîné mort et je l'abandonne !  
Cette image me poursuit.  
Les jours passent.  
Peu à peu j'oublie.  
Ce n'est qu'un rêve...

Au détour d'une conversation, une phrase tombe dans mon oreille :  
« Au tarot, la Mort est la carte du changement, de la conversion, et non celle du trépas. »

Le rêve me revient.  
Le mois dernier, je suis chez Tan. Avec ses amis, nous jouons au tarot.

Ce matin, vendredi 20 septembre, je prends mon carnet.  
J'y note enfin le récit du rêve esquivé.

*Je suis en voyage avec mes enfants.  
Le grand voyage de la vie.*

*Nous nous arrêtons devant une maison dont les propriétaires sont absents.  
Nous y entrons et faisons comme chez nous.  
Nous mangeons, nous nous servons dans le frigo et utilisons la salle de bain.*

Je n'ai pas de maison.  
Je squatte.

D'abord chez mes parents, où 'mes enfants' sont mes frères et sœurs.  
Puis chez mon mari, où ils sont mes trois fils et ma fille.  
Mon mari, mes parents sont absents.  
Synonyme de 'absent' : distrait, absorbé, inexistant...

Étymologie de 'squatter' :  
Verbe issu de l'ancien français *esquater*, dérivé de *quatir* « se cacher, se blottir ».

*Je ne suis pas tranquille et crains que les propriétaires reviennent et nous découvrent.  
Mais rien ne se passe.*

Cette histoire remonte à longtemps

Échouée sur le lit après l'accouchement, abreuvée de lait et de larmes,  
je grandis sans faire de bruit.

Je ne veux pas déranger.

Je crains qu'ils reviennent sur leurs pas,  
qu'ils découvrent que je ne suis pas leur enfant, qu'ils m'abandonnent.

Je sens si bien leur réticence.

J'obéis.

J'ai si peur qu'ils m'abandonnent.

J'ai toujours le sourire. Je fais tout comme il faut.

J'ai si peur qu'ils m'abandonnent.

J'ai sous les yeux un modèle à reproduire.

Cela simplifie l'équation : Un couple, des enfants, une maison...

Reproduction.

J'ai si peur qu'on m'abandonne.

Je ne suis pas chez moi.

Je ne suis pas moi.

Je ne suis pas tranquille.

Rien n'est tranquille au fond de moi.

C'est ma vie qui file et je ne suis pas moi.

Mais rien ne se passe. Le mal ne passe pas.

Il ne se passera jamais rien et le mal ne passera pas si je ne me prends pas en main.

Il me faut partir, saisir le volant de ma vie,

m'en aller, prendre ma propre direction,

construire *ma* maison, être enfin chez moi, être enfin moi.

C'est une question de vie ou de mort.

Vivre sans être moi jamais, c'est mourir à petit feu.

Je préfère deux coups de feu :

la carte de la Mort.

Le rêve est un jeu qui brouille les cartes :

deux hommes... deux coups de feu... tuer... mon fils aîné... mes enfants... m'enfuir...

Tuer mon père, tuer leur père.

La carte de la Mort est celle de la transformation,  
du changement.

Les enfants. Les enfants... Je m'enfuis... Avec eux... Sans eux...

Les enfants

Je les abandonne

Je les emmène avec moi mais je les abandonne

Je m'occupe d'eux mais je les abandonne

Je me sens coupable, mille fois coupable, mais je les abandonne

Je m'enfuis

Enfin je vis.

## Jeudi 12 septembre 2013

*Des blindés allemands dans la cour de la ferme à Claro Loco.*

Dans l'épisode 2 de la saison 1 de la série 'Un Village Français',  
les blindés allemands entrent dans Villeneuve.

Je revois ce film hier soir en DVD et mon rêve s'en inspire.

Mes parents racontent en quelques phrases succinctes ce qui se passe fin juillet 1944.

Ils ne maîtrisent pas la parole avec aisance et ne ressassent pas le passé.

Pour combler les manques, j'imagine le reste.

Ils s'appellent Bas et Wil, ils ont 23 et 21 ans.

Ils se marient fin janvier 44 et s'installent à Claro Loco.

C'est une ferme isolée entre les villages de Pa et de Py.

Elle reste pratiquement à l'abandon entre les deux guerres.

Ils se mettent au travail.

Il y a tout à faire : nettoyer et aménager la maison, arracher les mauvaises herbes,  
remettre les champs en culture, réparer les clôtures,

installer et nourrir les animaux dont le troupeau est encore maigre :

quelques vaches, un cheval de trait, trois cochons, quelques volailles...

Au début, ils sont seuls, mais reçoivent peu à peu l'aide d'immigrés Italiens :

les fils d'un couple installé à Py depuis une vingtaine d'années.

Quand un inconnu passe au village et demande s'il y a du travail pour lui,  
on lui répond :

« À Claro Loco, on te trouvera sans doute quelque chose à faire ! »

La moisson approchant arrivent des Polonais, des Belges, des Espagnols...

Parfois, c'est un couple qui fait la route.

La femme est alors embauchée à la maison pour aider Wil  
qui prépare à manger pour tous ces journaliers. Bas ne dit jamais non.

Les gens de passage ne travaillent que pour le gîte et le couvert.

Il leur dit avec son accent hollandais (que la plupart d'entre eux ne discernent pas) :

« Dormir dans la paille, ici, mais pour fumer, dehors ! »

Les abris ne manquent pas, la ferme est grande.

À la fin de la journée, les Italiens retournent chez eux,  
de l'autre côté de la colline à l'ouest, par un chemin à travers champs.

Parmi tous ces gars, deux jeunes résistants,

Gustave et Robert,

viennent prêter main-forte de temps en temps,

et repartent le soir dans la forêt avec deux ou trois kilos de pommes de terre,  
quelques tranches de lard et d'autres maigres victuailles.

Le matériel est rudimentaire.

Les petites pannes mécaniques sont résolues par l'ingéniosité de l'un ou de l'autre.  
Mais ce 25 juillet, sur la moissonneuse qu'on leur prête, la casse est trop importante,

il faut faire appel au mécanicien de Pa, l'autre bourg,  
à quatre kilomètres de là en direction de l'est.  
Celui-ci envoie un individu qu'il connaît depuis peu  
et qui se présente à son garage en demandant du travail.  
L'homme arrive le lendemain à la ferme, et passe la journée sur la machine.  
Il n'est pas bavard, mais quand Néné, ce gars un peu simplet, s'assied non loin de là,  
il lui pose cependant beaucoup de questions.  
Heureux que quelqu'un s'intéresse à ses histoires,  
Néné raconte tout ce qui se passe dans cette ferme.  
Quand il parle d'Auguste et de Robert, les questions du machiniste se font plus précises.  
Le soir, la moissonneuse est réparée.  
« Un peu bizarre, ce mécano, mais ça marche ! »  
La moisson peut reprendre.  
En deux jours, elle est achevée.  
Il faut alors rentrer la paille et tous les bras sont les bienvenus car l'orage menace.

À l'aube du 29 juillet,  
les trois frères Italiens arrivent par le chemin de Py en courant, essoufflés.  
Du haut de la colline, ils voient, venant du bourg,  
une colonne de véhicules de l'armée allemande sur la route, à deux kilomètres de là.  
Les deux résistants, qui arrivent en bavardant, sont prévenus aussitôt.  
Ils font demi-tour et s'enfuient à travers bois.  
Les oreilles aux aguets, chacun espère que cette rumeur très lointaine  
s'estompera bientôt en passant derrière la colline.  
Mais, au loin, sur la route, le grondement des moteurs s'accroît.  
« C'est sûr, ils viennent ici ! »  
Tous les cœurs battent la chamade. Quelques-uns prient en silence.  
Tous voudraient pouvoir pousser Robert et Gustave,  
les porter, qu'ils puissent filer plus vite, voler.  
Mais déjà, ils peuvent repérer, au bruit qui s'approche,  
l'endroit où se trouvent les militaires :  
ils passent le pont au-dessus du ravin, à l'entrée de la ferme.  
Les hommes restent figés, pétrifiés.  
Bientôt, deux voitures légères franchissent le porche de la cour,  
suivies de plusieurs blindés qui se rangent en cercle dans un bruit assourdissant.  
Avant que les moteurs ne s'éteignent,  
des soldats sautent et s'éparpillent, accompagnés de chiens.  
D'une des voitures descendent deux officiers aux uniformes distincts.  
Suivis de quatre soldats, ils s'approchent du groupe.  
L'un d'eux, plutôt jeune, regarde tous ces paysans d'un air méprisant  
et hurle quelque chose que personne ne comprend.  
Quand il en a fini, le second officier, beaucoup plus âgé,  
traduit d'une voix étonnamment douce :  
– Qui est le patron ici ?  
Au milieu de tous ces hommes en bras de chemise, de tous âges,  
impossible de distinguer quelqu'un qui pourrait avoir l'apparence d'un chef.  
Bas s'avance...  
L'autre lève les sourcils, surpris. Il hésite puis reprend ses hurlements.

Le second, un officier de la Wehrmacht,  
dont le calme tranche avec l'agitation du premier, interroge alors le jeune homme.  
L'accent qu'il découvre alors en écoutant parler le paysan  
semble effacer un peu cette sorte de lassitude qui s'attache à son visage.

– Vous n'êtes pas français ?

– Hollandais.

Bas répond aux questions dans un état second,  
où chaque détail de la situation dont sa vie pourrait dépendre, lui parvient comme amplifié.

Il entend les aboiements des chiens qui s'éloignent.

Il remarque avec angoisse les signes d'exaspération de l'officier  
qui ne reçoit pas toujours la traduction de la part de son collègue.

Il ressent l'intérêt de son interlocuteur sans être sûr de la signification qu'il doit lui accorder.

– J'ai beaucoup de gens travailler ici. Moi demande pas où ils viennent.

L'officier traduit.

– Du belügst !! hurle l'autre.

– Il dit que tu mens, répète le militaire en français, sans hausser la voix.

– Regarde, fait Bas en montrant ses ouvriers, je connais pas tous.

Travailler, manger, dormir, retourner au village, ailleurs, je sais pas.

Me donner un coup de main, c'est tout.

Beaucoup de travail ici !

Les autres gars sont interrogés aussi, l'un après l'autre.

Soudain, deux coups de feu retentissent au loin, du côté de la forêt.

Tous les visages se figent, sauf celui de l'officier de la Gestapo qui sourit.

Il hurle encore quelques phrases à la cantonnade et s'éloigne.

Il appelle un sergent, qui le suit aussitôt, et sort de la cour en direction des détonations.

Bas est atterré mais, en face de lui, l'officier lui montre la maison  
et lui fait signe de passer devant lui.

En entrant dans le couloir, ils entendent des éclats de voix dans la pièce.

La porte est ouverte.

Un militaire allemand, qui ne remarque pas son chef arriver derrière lui,  
donne l'ordre à Wil de lui servir de l'eau à boire.

Dans le couloir, les deux hommes voient alors Wil  
poser bruyamment un seau vide sur la table, fixer le soldat sans sourciller  
et l'informer qu'il y a une pompe devant la maison.

Bas est stupéfait.

Il se dit que s'ils avaient une toute petite chance de s'en sortir, Wil vient de l'anéantir.

La colère se lit sur le visage du militaire et il est prêt à vociférer  
quand il aperçoit son supérieur entrer.

Il semble attendre alors un signe d'approbation de sa part.

Mais celui-ci sourit, regarde son subalterne et lui fait :

– Vous avez compris ?

Courroucé, muet, le soldat saisit le seau et sort de la pièce.

– Je voudrais bien boire un peu d'eau s'il vous plaît madame,  
dit l'officier sans se départir de son léger sourire.

Wil, qui a noté l'air désespéré de Bas,  
prend aussitôt une cruche sur la pierre de l'évier et le sert.

Il la remercie et poursuit son interrogatoire,  
en délaissant un peu plus encore son rôle d'agent de l'armée conquérante.  
Face à ces deux jeunes gens désespérés qui pourraient être ses enfants,  
son visage semble s'éclairer.

Il ne questionne plus pour enquêter,  
mais comme si cette sale guerre n'avait jamais eu lieu,  
et qu'il bavardait avec un jeune couple  
prêt à se lancer dans la même aventure que lui trente ans plus tôt.

Des voix et des bruits de pas se font entendre alors dans la cour.  
Comme à regret, l'officier fait signe à Bas et à Wil de sortir.

Il les suit et les laisse sous la surveillance de deux soldats.

Puis il rejoint le chef de la Gestapo.

Ils ont une conversation où l'autre continue d'aboyer  
tandis que son homologue argumente tranquillement.

Sentant dans leur dos les armes de leurs gardiens,  
Bas et Wil ne quittent pas les deux chefs allemands des yeux.

Leur regard passe de l'un à l'autre.

Ils ne comprennent rien à leurs propos mais essaient de deviner sur leurs visages,  
dans le moindre de leurs gestes, le sort qui les attend.

Les soldats et les chiens sont maintenant tous revenus.

Quand le regard furieux du roquet se pose sur eux,  
ils sentent que leur vie ne tient qu'à un fil et qu'il va peut-être se rompre bientôt.

Ils n'osent pas y penser.

Ils refusent de se représenter ce qu'il advient de Gustave et de Robert,  
de ces deux gars souriants, au regard franc, entrant dans la cour une heure auparavant.

L'officier de la Wehrmacht s'éloigne alors et donne des ordres à ses soldats  
qui se rassemblent aussitôt près des véhicules.

L'autre semble contenir une colère noire.

Il fait les cent pas, la main sur son arme.

Un nouvel ordre retentit et les soldats escaladent les blindés.

Les moteurs vrombissent.

Enfin, l'officier de la Gestapo prend place à son tour  
et claque la portière de l'automobile où l'attend son collègue, impassible.

L'un après l'autre, les voitures et les blindés passent sous le porche, franchissent le pont.

La forêt atténue un instant le bruit des moteurs,  
puis, après le virage, le grondement s'intensifie de nouveau.

La colonne s'éloigne

et le vrombissement faiblit lentement,

au loin,

dans la campagne.

Il s'éteint tout à fait

longtemps,

longtemps

après.

**Vendredi 13 septembre 2013**

*Je me coiffe devant une glace et mes cheveux raides se mettent à boucler tout seuls.*

*Des fleurs y poussent.*

*De jolies petites fleurs de liseron.*

*Est-ce dans mon sommeil ou en me réveillant ?...*

*... je me demande si ces fleurs poussent vraiment sur ma tête, si elles s'y enracinent.*

'C'est en lisant qu'on devient liseron.'

Cette phrase me revient. Je la lis quelque part, il y a longtemps de cela.

Encore une rime en 'on'.

Non, pas vraiment, puisqu'il n'y a qu'un vers.

Disons tout de même une rime intérieure avec le pronom 'on'.

Mais pas seulement.

Je dirais aussi une rime intérieure avec 'forgeron',

car aussitôt lue, la phrase déclenche la récitation silencieuse du proverbe :

'C'est en forgeant qu'on devient forgeron.'

Je tente une phrase similaire :

'C'est en écrivant qu'on devient écrivain.'

Ça ne sonne pas bien.

Elle a du sens mais sans rime intérieure, elle s'affale sans le moindre effet.

'C'est en lisant qu'on devient liseron.'

C'est éblouissant.

Fleurs de liseron,

sans prétention, mais si fascinantes dans leur simplicité.

J'en suis sûre maintenant,

elles ne sont pas seulement fixées dans mes cheveux et destinées à faner.

Elles poussent réellement sur ma tête et s'enracinent dans mon cerveau.

Dans ma mémoire.

Je me souviens du liseron sur les bords des chemins de Claro Loco.

Les cheveux bouclés, ce sont ceux de ma mère, presque noirs, maintenus en arrière.

Je l'imagine ainsi, comme sur une photo d'elle à la même époque,

avec sa robe à fleurs,

en ce 29 juillet 1944,

quand elle défie le militaire allemand et refuse de lui servir à boire.

C'est ainsi qu'elle était vraiment, fougueuse, révoltée, orgueilleuse.

C'est ainsi qu'elle aurait dû rester...

C'est avec cette femme-là qu'en écrivant, je cherche la rime intérieure.

## Dimanche 15 septembre 2013

*J'ai un petit oiseau mort dans ma main et je veux le manger.  
Je trouve un couteau  
(je reconnais celui que j'utilise ici chez moi, celui que je préfère)  
pour lui couper la tête puis je l'ouvre pour le vider de ses entrailles.  
Je remarque ses plumes magnifiques de toutes les couleurs.  
Entre autres, des plumes bleues, noires et blanches, comme celles d'un geai.*

*Geai*, homonyme du verbe avoir à la première personne du présent de l'indicatif, *j'ai*.

Premier et dernier mots du récit du rêve.

Ces deux homonymes sont comme des portes qui ouvrent et ferment le texte.

Les portes de ma mémoire.

Elles se ferment sur cet oiseau de ma petite enfance,  
dont je découvre autrefois les plumes bleues, noires et blanches,  
sur les chemins, non loin des fleurs de liseron.

Je ne connais pas son nom alors.

Pas encore.

Les grands me disent que c'est un geai,  
et je l'imagine tout entier bleu, noir et blanc, comme cette toute petite plume dans ma main.

Un bleu lumineux, un noir intense, un blanc pur.

Mon rêve me le donne à voir.

Je le tiens,

comme la petite plume d'autrefois,  
dans ma main.

Mais il est mort.

Il ne vole plus entre les branches des grands hêtres.

Je ne marche plus au sommet des toits.

Quelque chose est mort en moi.

Pour le faire revivre, pour redonner souffle à cet oiseau,  
je veux le manger.

Je veux que ce geai devienne moi,  
que toutes ses particules se mêlent aux miennes,  
que je devienne lui.

Je ne veux plus l'avoir, je veux l'être.

Mais la réalité me fait reculer.

J'hésite.

Je commence par couper la tête, car le bec risque de me couper la gorge,  
puis je l'ouvre pour le vider de ses entrailles, car l'idée d'avaler ces boyaux me répugne...  
et finalement, je ne le mange pas.

J'admire alors ses plumes.

Et je m'en sers pour écrire avec l'encre de leurs couleurs.

**Mardi 24 septembre 2013**

*'À mots découverts'.*

C'est le titre d'un livre qui se trouve chez moi, quelque part sur une étagère.

Un livre d'Alain Rey.

Je le cherche.

Je le découvre sous une pile d'autres livres.

Je lis le sous-titre : 'Chroniques au fil de l'actualité'.

C'est un titre qui aurait convenu à Nove Jadis.

Il aurait juste fallu préciser : 'actualité onirique'.

Ou plutôt : 'Chroniques au fil de mes rêves'.

Je feuillette le livre et parcours le sommaire.

Je me dis que le rêve a une idée derrière la tête.

Quel mot découvrir ?

Aucun ne m'inspire.

À la première page s'ouvre un encadré titré :

'Le goût des mots',

écrit par Philippe Delerm.

« Les mots nous intimident. Ils sont là, mais semblent dépasser nos pensées... »

Je finis ma lecture et reviens à ces deux premières phrases

qui me touchent particulièrement.

Je relis :

« ... Ils sont là, mais semblent dépasser nos passés. »

Je m'arrête dès que je réalise l'inversion.

Quelle inversion !

Permutés, les mots font précisément ce que mes yeux sont en train de lire :

ils dépassent ma pensée,

ils dépassent mon passé,

les richesses contenues dans ma mémoire, mes trésors, mes fleurs de liseron,

mes plumes de geai...

Mais pas seulement ces choses douces.

Le passé est comme le cœur d'un volcan.

Il contient une énergie phénoménale.

Il menace éruption.

Il explose parfois.

Il explose comme dans la vie de mon frère.

Il provoque 'la mort des êtres et la destruction des choses'.

Si je veux éviter que mon volcan ne fasse de même chez moi, il me faut les mots.

Ils m'intimident, c'est vrai, mais c'est la seule monnaie applicable,

celle qui dispense cette énergie au compte-goutte,

à mots découverts,

un à un.

**Mercredi 25 septembre 2013**

*La majuscule 'C' de 'chante' que je vois écrite à l'envers.*

'À l'envers', c'est à dire comme si un personnage invisible, mystérieux,  
se tenait en face de moi et écrivait cette lettre sur une feuille de papier, sous mes yeux.

Je découvre au fil du geste qu'il s'agit de la majuscule C.

Je ne vois que cette lettre, et cependant, je sais que c'est la première du mot 'chante'.

Cet être énigmatique, sans visage, c'est mon rêve.

Est-ce une part secrète de moi ?

Est-ce quelqu'un d'autre ?

'On' est-il 'nous' ?

Interrogations récursives, auxquelles je ne trouve jamais d'explication,  
et qui reviennent pourtant avec obstination.

J'en arrive donc à ma quête :

le rêve me donne un indice,

une lettre majuscule,

la première lettre du premier mot d'une phrase qui n'existe pas encore.

Cet énoncé, c'est à moi de l'inventer.

Selon le dictionnaire, un inventeur est une  
'personne qui par son ingéniosité, invente, imagine, crée quelque chose d'original',  
ou encore,

'une personne qui imagine quelque chose de faux',  
ou enfin,

'une personne qui découvre un trésor'.

L'écriture,

c'est exactement tout cela en même temps.

Je propose 'écriventeur' comme synonyme d'écrivain.

À partir de cette lettre C,

j'invente le mot 'chante', parce que c'est ce que ferait l'oiseau s'il n'était pas mort.

Aujourd'hui, je peux écrire la chanson, trouver les paroles,

mais je n'ai pas, je n'ai plus la voix pour chanter.

Je peux aussi inventer le mot 'couteau',  
parce que c'est le 'mot des couverts' de mon rêve du 15 septembre.

Avec ce couteau, je coupe la tête de l'oiseau.

De mes propres mains.

Décidément, ce mot m'intimide trop.

Je peux encore proposer un nom propre, avec une majuscule :

Claro Loco,  
ce lieu de lumière, cette ferme de mon enfance où en avril 1958,  
les premiers chants d'oiseaux qui parviennent à mes oreilles  
sont les gazouillis des hirondelles.  
Elles nichent dans tous les recoins propices  
et passent en pépant devant les fenêtres ouvertes de la chambre où je dors.  
Je ne les vois pas encore.  
Je les entends.  
Et toute l'énergie de ce chant me remplit et coule dans mon sang.  
Elle me communique la vitalité de l'air et du ciel, celle des grands espaces...

Mais le volcan gronde soudain.  
Mon frère n'a pas les mots.  
En mars 2007, avant le retour des oiseaux migrateurs, sa colère explose.  
Un bataillon de pelles mécaniques démolit les bâtiments, renverse les toits, abat les murs.  
Il anéantit la maison même qui abrite encore les odeurs et les saveurs de nos enfances,  
de nos passés.  
Une cohorte de camions-bennes emporte ces ruines au loin.  
Des bulldozers rasant le terrain.  
Il ne reste plus rien.

Un mois plus tard, les hirondelles reviennent.  
Elles tournent longtemps dans le ciel,  
sans voix,  
cherchant vainement le lieu où elles sont nées...

*« Mais quand d'un passé ancien rien ne subsiste,  
après la mort des êtres,  
après la destruction des choses,  
seules,  
plus frêles,  
mais plus vivaces,  
plus immatérielles,  
plus persistantes,  
plus fidèles,  
l'odeur et la saveur restent encore longtemps,  
comme des âmes,  
à se rappeler,  
à attendre,  
à espérer,  
sur la ruine de tout le reste,  
à porter sans fléchir,  
sur leur goutte presque impalpable,  
l'édifice immense du souvenir. »*

Marcel Proust

**Jeudi 26 septembre 2013**

*Un cheval fougueux que j'ai du mal à maîtriser et dont j'admire la beauté.*

Encore un mot qui commence par C : cheval.  
Cette fois, le rêve me donne quelques indices,  
non pas à partir d'un mot,  
mais à travers une animation.

*On*

projette un film devant mes yeux  
et j'écris ce que je vois.

'J'écrivent'.

Ce cheval, c'est l'écriture elle-même.

Elle m'intimide.

Je l'admire mais je ne la maîtrise pas.  
C'est plutôt elle qui dépasse ma pensée.  
Je n'ose pas encore l'enfourcher.  
Elle m'emporterait je ne sais où.

Pour l'instant, je me contente de l'observer, de me laisser émerveiller,  
de la caresser quand elle accepte le contact de ma main.  
Je sens alors toute la douceur de son encolure.  
Sous la peau, je devine sa puissance, son orgueilleuse volonté.  
Elle refuse de se laisser assujettir.  
Si je fais mine de vouloir la soumettre à ma volonté, elle se cabre et m'échappe.  
Elle s'éloigne et m'observe de loin.  
On dirait qu'elle ne demande qu'à resserrer nos liens.

Pourquoi donc se tient-elle à distance ?  
J'imagine que c'est à moi de l'appivoiser, de dompter sa fougue,  
de conquérir son obéissance, de l'amadouer.  
Mais je n'en suis plus si sûre.

N'est-ce pas plutôt elle qui m'attend ?  
Elle qui patiente ?  
Elle guette le moment où je serai prête.  
Elle espère le temps  
où elle m'emportera chevaucher librement à travers les grands espaces.

**Jeudi 3 octobre 2013**

*« Cultivez ce don. »*

Toujours cette majuscule C...  
Souvenir de collègue.  
Trois mots d'une écriture ronde,  
sur la copie que vient de me rendre le professeur de français, madame N.  
Depuis le début de l'année de quatrième, dans le CEG d'un gros bourg de campagne,  
cette jeune femme enthousiaste tente d'enseigner les subtilités de la langue française  
aux paysans que nous sommes.  
Elle nous parle de poésie.  
Elle nous encourage à en écrire.  
Je le fais avec tout l'élan de mes treize ans.

'Cultivez ce don'.

Mon cœur éclate de joie.  
Je me répète ces mots cent fois.

À la maison, le lendemain, je prépare le café.  
J'ouvre le paquet, je hume et ferme les yeux.  
Oh cette odeur !  
J'aspire profondément.

'Cultivez ce don'.

L'eau chauffe. Je mets la poudre dans le filtre et j'attends en rêvant.

'... ce don.'

Je verse un peu d'eau sur le café.  
Il se dilate aussitôt, prend une couleur plus sombre.  
L'arôme se répand.  
Une multitude de bulles se forme.  
Le mélange bouillonne quelques secondes puis s'apaise.  
Je verse plus franchement, jusqu'au bord.  
Le niveau redescend lentement.  
Le marc se dépose sur la paroi du filtre.

'Cultivez...'

La vapeur monte.  
« Je serai écrivain. »  
Ma mère entre dans la pièce.

Je lui dis :  
« Quand je serai grande, je... j'écrirai un livre. »  
Le mot 'écrivain' ne sort pas de ma bouche.  
Je le retiens juste à temps.  
Ma mère risque de le trouver prétentieux, beaucoup trop prétentieux.  
Je ne peux pas le prononcer devant elle.  
Son regard étonné puis sévère se pose sur moi.  
Il se fait ensuite triste, amer, froid.  
Elle détourne la tête et sort sans dire un mot.

Mon âme se contracte,  
se recroqueville,  
se ratatine.  
Elle se replie dans un coin sombre au fond de moi.

'Cultivez ce don'.

Trois mots d'une écriture ronde.  
La réaction de ma mère en brouille le sens.  
Son regard en efface le pouvoir.  
Son silence en anéantit la puissance.  
Au plus profond de moi, mon âme entend ces mots que ma mère ne prononce pas :  
« Ma fille, quand tu seras grande, tu feras comme moi.  
Tu te marieras et tu auras des enfants. »

Chez nous, on ne cultive que le blé, l'orge, le maïs, les pommes de terre et les choux.

Je me marie.  
J'ai quatre enfants.  
Je divorce.  
Des friches poussent sur ma terre.  
J'oublie l'idée même de la cultiver.  
Elle reste en jachère.

Hier, ma cafetière rend l'âme.  
Elle me rend l'âme de mes treize ans.  
Je retrouve un entonnoir dans lequel je dispose le filtre.  
J'y verse la poudre sombre.  
L'eau bout.  
Je la répand lentement sur le café et j'observe la réaction :  
le bouillonnement, les bulles, le liquide noir, la mousse... et les effluves qui se répandent.  
L'odeur, la saveur...

« ... comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer... »

**Vendredi 4 octobre 2013**

*Je m'introduis clandestinement chez mon frère Ton et je fouille dans ses affaires.  
Je ne trouve rien. Je crois l'entendre arriver. Je m'enfuis.  
Dehors, il fait nuit.  
Sur la route, un énorme chat gris me saute dessus et m'attaque.  
Je me protège avec une sorte de carpe, un tapis que j'ai dans les mains.*

Avril 2007.

J'entends parler de la destruction de la ferme.  
Je décide de constater par moi-même.  
Impossible de m'y rendre ouvertement.  
Mon frère en interdit l'accès à quiconque.  
Je le ferai donc clandestinement.

Claro Loco est un ancien prieuré bénédictin, fondé vers la fin du IX<sup>ème</sup> siècle,  
avec une chapelle et des bâtiments où vivent les moines.  
Une ferme y est annexée au nord ouest.  
Elle n'est plus ...

Mon frère habite dans un des bâtiments du prieuré.

Je décide de passer par la voie qui franchit la colline pour relier Claro Loco  
au village de Py.

Je laisse ma voiture au bord de la route, à quelques centaines de mètres du bourg.  
De là, je dois parcourir trois cents mètres à flanc de coteau pour rejoindre le chemin.  
Il fait beau.

Dès que je sors, la brise m'apporte les parfums, les sons,  
l'époustouflante vigueur du printemps.  
Je marche lentement le long de la colline, laissant le village en contrebas, sur ma gauche.  
Une alouette chante dans le ciel, comme son aïeule au temps de mes escapades champêtres.  
Je remarque tout ce qui a changé depuis mon enfance.

L'alouette, cette virtuose, monte toujours aussi haut et retombe toujours comme une pierre  
avant de se poser au sol dans un champ.

Mais jusqu'aux premières maisons de la bourgade, des haies, des bosquets ont disparu.  
La pente est uniforme.

Le chemin qui vient de la ferme et descend vers le village est effacé.  
Il n'en reste qu'une faible trace.

Les deux champs qui le bordaient de part et d'autre ne font plus qu'un.  
Plus personne ne passe par là désormais.

Sur ma droite en revanche pousse une haie plantée d'arbustes d'espèces variées.  
Elle n'existe pas autrefois, j'en ai la certitude.

À la taille des arbres, je leur donne une quinzaine d'années, peut-être vingt.  
C'est sans aucun doute mon frère qui la plante,

car le champ derrière les feuillus lui appartient.  
J'observe les bourgeons, les fleurs, les feuilles encore fripées, les autres plus épanouies.  
Je me laisse envahir par l'énergie intense qui m'entoure.  
En dépit de mon objectif,  
j'éprouve ce que chaque printemps m'apporte immanquablement,  
cette sensation physique d'une pression proche de l'explosion dans ma poitrine,  
qui me fait monter les larmes aux yeux.  
Ce vert !  
Tout ce vert !

Je marche lentement, tout doucement.  
J'ai tout mon temps.  
Je me laisse griser par l'air vivifiant.  
Un peu plus loin, je bifurque à droite, vers le haut du coteau.  
C'est là que je prends le chemin de Claro Loco, celui de mon enfance,  
celui qui nous mène à l'école quand nous avons six ou sept ans.  
Je le reconnais comme un vieil ami presque inchangé.  
Je retrouve son relief, ses ornières,  
les minuscules fourmilières de terre fine sur la croûte argileuse...  
Tout en progressant, j'attends le moment où les toits de la ferme,  
ou du moins ce qu'il en reste, apparaissent au fond du vallon.  
Mais parvenue au sommet de la côte, la végétation est si dense que je ne distingue rien.  
Je m'arrête pour examiner la vue qui s'offre à moi.  
Il y a d'abord, à mi-pente, en travers, cette ligne de grands chênes,  
qui sépare les champs où je me tiens, et ceux qui entourent la ferme.  
Je retrouve avec admiration la majesté de ces arbres centenaires.  
Au-delà de cette limite, le chemin a un aspect bien différent de celui d'autrefois.  
Des arbres de toutes tailles et de plusieurs espèces,  
prennent la place d'une ancienne haie d'épineux longeant un pré à droite.  
Ils sont plantés de part et d'autre de la voie, non pas en ligne,  
mais de façon libre, harmonieuse,  
qui donne à l'ensemble un air de large sentier en sous-bois.  
J'entame la descente le cœur battant.  
Arrivée au pied des chênes, je lis sur une pancarte :  
'propriété privée. Défense d'entrer'.  
Je m'arrête.  
L'interdit n'est plus seulement une injonction abstraite,  
il s'affiche autoritairement sous mes yeux.  
C'est la première fois que je vois un tel panneau à cet endroit.  
Il m'apparaît comme une insulte à la mémoire de nos parents.  
Jamais ils ne sont animés par cette conviction  
que la terre peut être la propriété de quiconque  
mais plutôt le sentiment que ce sont les hommes qui lui appartiennent.  
Le sens de l'accueil n'est pas seulement chez eux un principe à respecter,  
il est profondément ancré dans leur nature.  
Il ne leur vient jamais à l'idée de placarder un tel avertissement.  
Je me détourne de cette pancarte.  
Je peux maintenant distinguer un pan de mur au bout du chemin, au-delà des arbres.

Je fais un écart de quelques mètres sous les chênes, sur la gauche.  
De cet endroit, la vue est dégagée et je distingue, derrière un grand hangar,  
à travers les piliers, une surface de terre retournée,  
dont la couleur tranche au milieu de la verdure.

Je reviens sur mes pas et reprends ma progression doucement,  
aux aguets, prête à me cacher au moindre signe d'une présence.

Le chemin est ombragé, couvert d'une herbe drue.

Il ne semble pas être emprunté souvent.

Malgré mes efforts, je ne vois toujours pas grand chose de ce que je suis venue constater.

Je me trouve bientôt à la limite inférieure des feuillus.

À travers les branchages au milieu desquels je reste cachée,  
je vois enfin le mur de la grange, à son extrémité.

C'est le seul bâtiment qui subsiste du démantèlement, hormis le prieuré et le hangar.

À lui seul, il constitue toute l'aile sud-est de la ferme.

Au fond à gauche, près du bois de Sor, j'aperçois un bulldozer jaune,  
avec son grand bras d'acier muni d'une pelle posée au sol.

Il a l'air de se reposer.

Il trône à l'endroit où s'élevait autrefois le quai,  
cette grande bâtisse entièrement ouverte sur la cour,

où d'énormes poutres de chêne verticales étayaient la partie du toit dépourvue de mur.

C'est un ouvrage prodigieux.

Il n'en reste rien.

Mon regard se perd dans les frondaisons de la forêt de Sor.

Il s'égare dans les feuillages dont la vigueur m'apparaît comme une absurdité.

La surface du sol est plane, incroyablement plane, aberrante, incongrue.

J'y retrouve difficilement les limites de la cour.

Je me repère à la terre battue, au centre, et à la terre retournée, autour.

Mais les traces que les engins laissent confondent toutes choses.

Je me donne un repère pour retrouver où commence l'écurie,  
au coin de la grange encore debout.

Je suis des yeux une trace hésitante qui me mène jusqu'au bout de l'aile sud-ouest.

Je fais de même pour les marques incertaines de l'aile nord-est.

Je retarde le moment de regarder l'emplacement de la maison.

Quelques instants plus tôt, à travers les branches,

c'est là qu'immédiatement mon regard se porte,

mais je le détourne aussitôt pour observer le bulldozer...

Sur ma gauche se tient le hangar, édifié par mon père dans les années soixante-dix.

Sa construction nécessite de creuser la colline

et deux de ses côtés s'adossent à cet escarpement, sur une hauteur de cinq à six mètres.

La végétation envahit les talus, en haut desquels poussent de nombreux arbrisseaux,  
plantés à distance les uns des autres,

comme pour leur laisser toute leur aise en grandissant.

Je pense à ce petit livre de Jean Giono : 'L'homme qui plantait des arbres'.

Mon frère,

l'homme qui plante des arbres et qui détruit des maisons.

Si je continue tout droit en direction de la grange, je risque d'être repérée,  
car plus rien ne me protège des regards.  
Je reste donc à cet endroit, à observer les bâtiments du prieuré, sur ma droite,  
là où habite mon frère.

Tout y est calme. L'herbe est impeccablement tondue.  
D'immenses acacias s'épanouissent, des bouleaux, des saules, des noyers...  
je ne me souviens pas d'autant d'arbres !  
Il n'y a que le vieux poirier, à l'angle de deux bâtiments, qui reste le même.  
Je me rappelle ce nom qu'on lui donne autrefois : 'le vieux poirier',  
comme à un ancêtre vénérable.  
Je suis étonnée de le voir encore debout.  
Tout en observant, j'épie le moindre mouvement.  
Un chat roux passe tranquillement le long d'un mur.

Je m'avance, prend quelques photos, et retourne me cacher.

Je décide de contourner le hangar par derrière,  
pour pouvoir examiner la ferme, ou du moins ses stigmates, sans être vue.  
Il me faut marcher quelques mètres à découvert, ce que je fais presque en reculant,  
pour surveiller le prieuré, être sûre que personne ne m'observe.  
Je suis soulagée de parvenir sous le couvert du premier sapin.  
De ce nouveau point de vue, plus en hauteur,  
je peux constater la présence de la voiture de Ton, à l'entrée du garage à tracteur.  
Il doit donc être là, quelque part.  
Il peut apparaître à tout instant.  
Je m'éloigne de cet endroit où il peut me découvrir malgré l'abri du sapin.  
Je longe le haut de l'escarpement au fond duquel sont enfoncés les piliers du hangar.  
Je progresse jusqu'à l'angle.  
Là, je suis plus tranquille, je sais que Ton ne peut pas me découvrir.  
En m'avançant encore, je peux même avoir une vision large et en surplomb.  
Devant moi s'ouvre un espace un peu sauvage, envahi d'herbes hautes,  
où deux vieilles machines agricoles rouillent, semble-t-il, depuis longtemps.  
Des arbustes y poussent de-ci, de-là.

Depuis cette friche,  
je peux déjà contempler ce qui constitue autrefois le prolongement du jardin : le verger.  
Il existe toujours. Il semble même avoir été développé.  
Je n'en suis pas sûre, ma mémoire hésite... Plus de clôture... J'ai un doute.  
Le chemin qui longe la lisière du bois de Sor a été déplacé  
et court maintenant entre le verger et le champ.  
Je progresse encore, contourne les engins, un vieux 'canadien' et une herse.  
Je me remémore ces noms en souriant.  
Il y a bien longtemps que je ne les utilise plus, ni ne les entends.  
Je m'arrête.

Derrière le canadien, je peux entrevoir, entre des feuillages, sur toute sa longueur,  
la toiture de la grange rescapée et ses deux immenses portes à deux battants.  
Elles s'ouvrent autrefois sur la cour,  
mais aujourd'hui, elles restent fermées, tristement fermées.  
Sur quoi peuvent-elles s'ouvrir d'ailleurs ?

La folie de mon frère les rend insensées, saugrenues.  
Je fais encore quelques pas. Je sens mon cœur battre fort.  
C'est pour cet instant-là que je suis ici, que je me cache,  
que je joue piteusement au détective, que je m'introduis misérablement chez mon frère.

Là, sous mes yeux,  
se trouve l'endroit où se dresse autrefois la maison.

Ma maison natale.

Le lieu précis où ma mère me donne la vie,  
où mes yeux s'ouvrent pour la première fois sur la lumière du jour.

Cette maison où je grandis

avec Ton

et tous les autres.

Le terrain est couvert de cinq ou six tas de terre argileuse.

Je mesure du regard l'espace de ces quelques monticules.

Cela me semble impossible, incroyable.

Je renouvelle l'opération.

Plusieurs fois.

Je prends des repères, comme tout à l'heure, pour m'y retrouver.

Je recommence,

dans un sens,

dans l'autre.

Il me faut me rendre à l'évidence,  
ce qui occupe tant d'espace dans ma mémoire,  
ce qui s'étend à l'infini dans mon souvenir, se réduit devant mes yeux, aujourd'hui,  
à quelques mètres carrés de terre fraîchement remuée,  
quelques monticules, quelques buttes,  
quelques mottes.

Je ne pleure pas.

Ma peine va bien au-delà des larmes.

Je fais demi-tour.

Le ciel est voilé maintenant.

Il fait de plus en plus sombre.

L'obscurité tombe sur Claro Loco.

Avril 2007- octobre 2013

Bientôt sept années de silence.

Le mois suivant ma visite clandestine,  
lors d'une fête de famille, je montre les photos à mes autres frères et sœurs.  
Chacun sait déjà. Les images ne font que rendre les choses plus implacables.  
À peine pouvons-nous échanger quelques commentaires, ils nous paraissent vite dérisoires.  
La folie de Ton nous atterre, sa rage nous dépasse.  
Comment expliquer ? Comment comprendre ?  
Ton grandit avec nous. Il est des nôtres. Il ne reçoit ni plus ni moins que nous.

Il est d'une douceur et d'une gentillesse rares.  
Pourquoi, à vingt-cinq ans, en succédant à nos parents sur la ferme,  
bascule-t-il ainsi dans le rejet, dans la rancœur ?  
Pourquoi nous éloigne-t-il de lui ?  
Pourquoi interdit-il même à nos parents à la retraite de venir lui rendre visite ?  
Pourquoi repousse-t-il toutes nos tentatives pour le faire revenir à la raison ?  
Et pourquoi aujourd'hui, après toutes ces années,  
alors que nous baissons tous les bras,  
s'acharne-t-il encore dans la fureur, dans la destruction, dans la vengeance ?  
Se venger de quoi ?  
Se venger de qui ?  
Aucune réponse à toutes ces questions.  
Nous n'avons qu'une maigre satisfaction,  
c'est que nos parents ne soient plus là pour voir le désastre.

Après cette rencontre, chacun retourne à ses affaires.  
Quelle importance de toutes manières ?  
Aucun d'entre nous n'a plus le moindre contact avec Ton.  
Nous habitons tous à plus de cinquante, cinq cents, cinq mille kilomètres de là.  
Chacun a sa maison, sa vie, ses soucis.  
Notre frère peut bien se débrouiller avec les siens.  
Nous ne pouvons rien pour lui.  
Claro Loco n'est plus ?  
Et alors, que cela change-t-il pour chacun d'entre nous ?

Nous mettons ainsi toutes ces choses sous le tapis.  
Mais le rêve, lui, ne fait pas de même :  
*Je me protège avec une sorte de carpette.*  
Définition du dictionnaire : petit tapis de sol.  
Cette carpette est tout juste assez grande pour me protéger momentanément,  
mais pas assez pour cacher ce que je ne veux pas voir.  
Tôt ou tard, il faut regarder les choses en face, les attaquer de front,  
ou bien ce sont elles qui me sautent au visage, comme ce chat.  
'La nuit, tous les chats sont gris'.  
« Un chat roux passe tranquillement le long d'un mur. »  
Quand je fais cette constatation, il fait jour.  
Puis la nuit tombe sur Claro Loco.  
Impossible de distinguer la vraie couleur des choses.

Autre définition de 'carpette', plus familière : personne servile, acceptant tout.

Écrire pour mettre des mots  
faire la lumière  
pour que le jour se lève  
rompre le silence  
pour mettre fin à la soumission  
refuser la résignation

**Dimanche 13 octobre 2013**

*Je parle avec un homme et une femme.  
À nos pieds, sur le chemin, je constate des rochers qui ont l'air d'être remontés du sol,  
comme poussés par en-dessous, en soulevant la terre autour.  
Je demande à mes interlocuteurs comment cela est possible.  
Ils me répondent avec une certaine suffisance que c'est un phénomène bien connu,  
sans me donner plus d'explication.  
Je me sens humiliée. J'éprouve une immense colère contre ces gens.  
Je chercherai l'explication et je leur rendrai la monnaie de leur pièce.*

*...des rochers qui ont l'air d'être remontés du sol...*

cette image me vient d'un propos que j'entends à la radio voici deux ou trois ans.  
C'est l'interview d'un écrivain dont j'oublie complètement le nom ensuite.  
Mais l'image, elle, me revient, et le rêve s'en empare.  
Il l'insère au beau milieu d'une conversation que j'ai avec cet homme et cette femme  
qui me rappellent un couple d'enseignants.  
Je ne vois pas les rochers remonter, mais l'aspect de la terre sur leur pourtour  
ne me laisse aucun doute sur la nature du phénomène.  
Celui-ci me rappelle ce dont j'entends déjà parler mais je n'en retrouve pas l'explication.  
Je pose la question à ces gens.  
Je leur avoue mon ignorance.  
Je leur accorde ma confiance, mon respect.  
Mais à ma grande surprise, leur réponse me rabaisse, m'infériorise.  
Leur attitude m'offense.  
Je suis d'autant plus courroucée que je devine ce que cachent leur assurance,  
leur aisance à s'exprimer, leur facilité à manier la parole.  
Elles ne dissimulent rien d'autre que leur ignorance.  
Elles révèlent leur mensonge, leur hypocrisie, leur habileté à paraître et à manipuler.

Qui sont ces gens ?  
Que représentent-ils ?  
La liste est longue, mais je cherche ceux qui,  
dans mon histoire et dans l'histoire de ma famille,  
peuvent susciter chez moi autant d'émotion, autant de colère.  
Je réalise toutefois que je leur donne moi-même le bâton pour me battre.  
Je leur fais crédit trop facilement, je leur accorde trop rapidement ma confiance,  
sans chercher à les connaître, à percer leurs motivations.  
Je me laisse abuser par leur statut.  
Je fais preuve d'ingénuité.  
Je reconnais là un comportement propre aux miens.  
Il peut prêter à sourire mais il a des conséquences désastreuses.  
Ces enseignants représentent tous ceux à qui, depuis des générations,

mes parents et tous mes ancêtres  
accordent le droit de leur inculquer ce qui est vérité et ce qui est mensonge,  
ce qui est mal et ce qui est bien,  
ce qui est diable et ce qui est Dieu.  
Les miens les respectent, ils leur font aveuglément confiance,  
ils se soumettent à leurs sermons, ils obéissent à leurs injonctions...

*Carpette...* familier = Personne servile, acceptant tout.

Intriguée par ces *rochers remontés du sol*,  
je cherche sur internet le nom de l'auteur entendu à la radio.  
Après bien des détours, je finis par le retrouver.  
Il s'agit d'Hédi Kaddour.  
Je peux même lire la phrase ayant laissé quelques traces dans mon souvenir :  
« Il y a longtemps, j'ai découvert devant les images d'un livre de géologie  
que les pierres montaient des profondeurs de la terre,  
jusqu'à ce que le vent, la pluie, une main, un jour ou l'autre s'en emparent...  
Elles viennent toujours de plus loin qu'on ne croit.' ».

L'écrivain parle alors de son livre 'Les pierres qui montent', sorti en 2010.

Avec ma culture paysanne, je pense aussitôt à ces pierres  
que le cultivateur trouve dans son champ, ou le jardinier dans son potager.  
Je déniche ce commentaire amusant :  
« Quand un jardinier trouve une pierre dans son jardin,  
il lui fait décrire une parabole qui présente un point commun avec le jardin de son voisin.  
Ainsi les pierres se déplacent de jardin en jardin... »  
Mon rêve ne fait pas allusion à ce curieux phénomène.

Il est explicite :  
*...comme poussés par en-dessous, en soulevant la terre autour.*  
Il évoque une force souterraine verticale dirigée vers le haut.  
Je poursuis mes investigations sur la toile.

« Une roche soumise à des événements tectoniques s'enfouit en profondeur,  
elle est soumise à une pression et à des températures qui la recombinent chimiquement  
en donnant naissance à de nouveaux minéraux.  
D'autres mouvements la ramènent vers la surface où elle affleure. »  
Je progresse. Il s'agit maintenant de comprendre ce que sont ces 'autres mouvements'.  
J'explore, je lis, je relis,  
je passe beaucoup de temps à m'informer sur un phénomène qui, en d'autres temps,  
ne m'aurait pas tant passionnée.

Leçon de géologie :  
« Rien ne se perd, rien ne se crée : l'érosion des roches, éruptives ou massives,  
en fait naître d'autres (roches sédimentaires),  
qui vont s'enfouir et se fondre en roches métamorphiques.

Elles viendront nourrir le magma qui donnera naissance à de nouvelles roches éruptives, bouclant ainsi un gigantesque cycle dont les lois physiques et chimiques sont immuables. »  
'Magma... éruptives,' ces mots concernent les volcans.

Cette force verticale dirigée vers le haut résulte donc de l'activité volcanique.  
Mon rêve pourtant n'évoque aucune éruption, seulement une irruption de rochers.

Les deux mots sont proches cependant, par leur consonnance, par l'idée qu'ils suggèrent.  
L'irruption est l'action de surgir soudainement  
tandis que l'éruption est l'émission de matériaux volcaniques.

Mais cette dernière peut aussi être, selon le Larousse,  
« une production soudaine et violente d'un sentiment ; un accès, une explosion :  
Une éruption de colère. »  
Le rêve exprime l'idée que ce rocher est celui de la fureur.

Elle vient de plus loin qu'on ne croit, comme l'exprime Hédi Kaddour à propos des pierres.  
Sans identifier précisément ce sentiment,  
je l'écris déjà en septembre : « Le passé est comme le cœur d'un volcan.  
Il contient une énergie phénoménale. Il menace éruption. Il explose parfois.  
Il explose comme dans la vie de mon frère.  
Il provoque *la mort des êtres et la destruction des choses...* »

Je sais déjà que cette rage dévastatrice ne concerne pas que Ton,  
qu'elle vient de nos ancêtres,  
qu'elle remonte des profondeurs du passé, enfouie loin de nos regards.

Pourquoi le rêve insiste-t-il donc ?

Plus haut, j'évoque l'indignation, la hargne, la fulmination  
que j'éprouve face à cet homme et cette femme qui n'ont que mépris pour moi.  
Je trouve déjà leur origine dans l'histoire de ma famille.  
Cela aussi, je le sais déjà...

Où mon rêve veut-il donc en venir ?

En cherchant sur internet les significations de 'irruption' et 'éruption',  
je découvre cette citation de Victor Hugo :  
« Peu à peu, comme il faut toujours que les éruptions intérieures se fassent jour... ».

Je m'attends à ce que la suite décrive une colère stupéfiante, muette, destructrice.

Je poursuis ma lecture :  
« ... l'enchaînement des paroles revint. »  
(Misérables, t. 2, 1862, p. 575).

Ces mots me surprennent totalement,  
mais ma surprise fait bientôt place à une grande joie.

Cher Victor Hugo,  
qui transforme pour moi une éruption de colère en enchaînement de paroles !

Dans mon rêve, je reste muette vis à vis de ces gens.  
Je suis là, à chercher les arguments, à penser à la réplique,  
mais le temps passe et c'est trop tard.  
Quand je me réveille, ils sont partis.  
La parole ne me vient pas en temps et en heure.  
Elle ne vient pas à mon frère, elle ne vient pas aux miens, elle ne vient pas à mes ancêtres.  
Elle ne vient pas à temps.  
Elle ne vient jamais...  
Et toutes ces paroles tues viennent jour après jour,  
siècle après siècle,  
nourrir le magma de la colère,  
gonfler le flux de la fureur.

Mon frère est une faille dans la structure.  
Quand ce point faible craque,  
C'est la rage et la fulmination de tous les miens, depuis des générations, qui explosent.

*Je chercherai l'explication et je leur rendrai la monnaie de leur pièce.*  
Il faut pour cela que ma monnaie soit au même cours que la leur,  
c'est à dire celui de la parole mensongère,  
hypocrite,  
manipulatrice.

J'y renonce.

Le cours qui est le mien,  
c'est celui de l'écriture,  
celui des mots qui élucident, affranchissent,  
qui débarrassent le chemin des rochers qui l'encombrent.

C'est celui de Nove Jadis.

### **Vendredi 18 octobre 2013**

*Je suis assise et je porte un bébé dans les bras.  
Il dort,  
tout pelotonné contre moi.*

Je suis assise et j'écris.  
Je porte Nove Jadis dans mes bras.  
Il dort,  
il rêve,  
blotti au creux de moi.

### **Dimanche 20 octobre 2013**

Trois heures du matin  
*Soleil couchant sur les champs de blé encore verts. Les ombres s'allongent.  
Je vole au-dessus des épis.  
Je me retrouve bientôt au-dessus de la route et je la suis tout en volant.  
Je la reconnais, c'est celle qui va de Pa à Py.  
Elle mène à Claro Loco.  
Je voudrais m'y rendre, mais arrivée à l'endroit de la bifurcation vers le hameau,  
je ne parviens plus à aller de l'avant.  
La nuit tombe et je reste là.*

Quelques heures plus tard, je vois cette image :  
*au creux du vallon, la ferme, au loin, est comme illuminée de l'intérieur.  
Une lumière intense, dont la source m'est cachée, éclaire les bâtiments.  
C'est comme si le soleil allait bientôt se lever au milieu d'eux.*

Fin 2011

Je m'installe devant mon écran d'ordinateur et je vais sur Google Maps.  
J'écris le nom du village de Pa et je lance la recherche.  
Quand la carte apparaît, je zoome  
puis je place le petit bonhomme jaune du système 'Street view'  
sur la route qui quitte le village en direction de l'ouest, vers Py,  
ce bourg d'où je pars, quatre ans auparavant,  
pour ma visite clandestine de la ferme tout juste rasée.  
La photo de la départementale se présente alors, avec les champs de part et d'autre.  
Je mets l'image en plein écran et j'avance sur la route,  
en cliquant sur ce cercle blanc qui apparaît devant moi  
et qui me permet de faire un saut en avant jusqu'à l'endroit où je place le rond.  
Je progresse ainsi par bonds successifs jusqu'au sommet de la colline.  
Parvenue à cet endroit, je peux contempler le panorama devant moi :

des coteaux, des forêts aux sommets des hauteurs, des champs, des bosquets...

Je ne vois pas encore le petit vallon où se cache Claro Loco.

Je reprends les opérations qui me permettent d'avancer.

Nouvelle pause après un virage à droite.

Maintenant, la ferme est à portée de regard, à deux kilomètres à vol d'oiseau.

Ce bouquet d'arbres dans le creux, c'est là.

Je ne vois ni bâtiment, ni toiture, mais je sais que c'est là qu'elle se niche.

Je descend la colline tout droit et remonte la pente en face.

Juste après cette petite montée, je trouve, comme prévu,

la bifurcation sur la droite, vers la ferme.

Je m'engage sur la route étroite, toute droite sur six cents mètres.

Je parcours cette distance en plusieurs sauts.

Claro Loco est encore plus loin, blottie au milieu des arbres.

Un léger virage à gauche puis un autre à droite.

À peine puis-je voir les taches claires d'un mur entre les feuillages.

À chaque bond en avant, j'utilise les flèches latérales

qui me permettent de tourner sur moi-même

pour trouver un endroit d'où je pourrais enfin voir quelque chose,

le faîte d'une toiture, l'angle d'un mur.

Un peu plus loin, un espace entre les branches laisse entrevoir la ligne d'un toit.

Je parviens à la lisière du bois de Sor.

Je m'arrête à nouveau.

Un clic sur la flèche gauche et apparaît le premier bâtiment du prieuré,

un pan de mur, avec une ouverture sous le toit.

Nouveau clic pour revenir sur la route et un autre sur le cercle blanc pour avancer.

Je suis maintenant dans le dernier virage.

La route se termine par ce pont qui enjambe le ravin.

Je le traverse d'un autre saut et me trouve alors sur le chemin de terre battue,  
entre le prieuré sur ma gauche et l'extrémité de la grange rescapée sur ma droite.

C'est sur celle-ci que je fixe l'image.

Je regarde au-delà, à l'endroit où le portail s'ouvre autrefois sur la cour,

entre la grange et le quai,

où apparaît auparavant la maison en arrière-plan, encadrée par le porche :

je ne vois que de l'herbe, un champ dans la pente, la forêt au sommet de la colline.

Je place le cercle blanc un peu plus loin et je clique :

L'image est zoomée.

Je clique encore.

Nouveau zoom.

Dans le rond blanc, j'aperçois le logo d'une petite loupe avec le signe + au milieu.

Je comprends que je ne peux pas aller plus loin,

que je n'obtiendrai rien de plus qu'une image agrandie et floue d'un gazon bien entretenu.

Je reviens à la photo initiale de la grange et je recommence l'opération.

Même résultat.

Je sais que c'est inutile, pourtant, je renouvelle ces manipulations plusieurs fois, en vain.

Je finis par me résigner et fais demi-tour en cliquant à nouveau sur les flèches latérales.

Je me retrouve face au portail qui mène au prieuré.

Là aussi le disque blanc est muni de sa petite loupe.

Impossible d'avancer.  
Là encore, je m'entête à plusieurs reprises, obstinément.  
Je dois me rendre à l'évidence, je ne peux pas aller plus loin.  
Je tourne en rond. Il me faut admettre que je n'ai plus qu'à partir.  
Je m'engage sur le pont.  
Je réalise alors que je n'ai pas besoin de faire tout le chemin inverse.  
Je clique sur la croix, en haut de mon écran,  
je ferme toutes les fenêtres  
et j'éteins mon ordinateur.

*Soleil couchant sur les champs de blé encore verts. Les ombres s'allongent.  
Je vole au-dessus des épis. Je me retrouve bientôt au-dessus de la route et je la suis...*

Mon rêve est bien plus performant que Google Maps.  
Plus poétique aussi,  
quand il évoque ce moment fugitif où l'astre du jour va disparaître à l'horizon.

Mais une chose m'intrigue :  
la direction où il se couche dans mon rêve, c'est en réalité l'Est,  
là où je le vois se lever, au-dessus des bois de sapins,  
quand j'attends le car scolaire au début des années soixante-dix.  
Pendant quatre ans, pour aller au collège, je pars de chez moi à vélo vers sept heures  
et je fais un kilomètre pour me rendre au 'bout de la route'.  
C'est ainsi que nous appelons le carrefour  
où l'allée de Claro Loco rejoint la route entre Pa et Py.  
Je laisse mon vélo dans le fossé, à une cinquantaine de mètres du croisement  
et je vais attendre le bus en haut de la petite côte, au bord de la départementale.  
Quand il a du retard, ou bien quand j'ai de l'avance,  
par tous les temps, je contemple la campagne environnante.  
Au début de l'automne et à la fin de l'hiver, ce moment correspond au lever du soleil,  
à l'opposé de la ferme qui repose encore dans l'ombre derrière moi,  
avant que l'astre ne commence à poindre au-dessus de l'horizon.  
Mes yeux vont des couleurs changeantes du ciel, parfois nuageux, parfois limpide,  
à l'atmosphère voilée qui règne au-dessus des champs, des bois, des chemins, des buissons...

Instants sacrés de l'aube  
où la brume encore chargée d'ombre se nimbe peu à peu d'une lueur timide  
Vallons endormis au sortir de la nuit

Pourvu que le car ait du retard...

Ce 'haut de la côte' est précisément *l'endroit de la bifurcation vers la ferme* de mon rêve.  
Mais contrairement aux matins de mes années de collège, *la nuit tombe*.  
En outre, je ne quitte pas la ferme, au contraire,  
je veux m'y rendre,  
mais *je ne parviens plus à aller de l'avant*.

Je me retrouve dans la même situation que devant mon ordinateur,  
mais ailleurs, à l'endroit de cet embranchement.

Le rêve obéit à l'ordre de Ton.

En effet, sur un poteau, une pancarte signale un sens interdit.

La 'Google car', qui prend les photos permettant d'obtenir le système Street view,  
enfreint cette intimité, et moi-même à sa suite :

je me permets, en dépit de l'interdiction, et une seconde fois,  
d'aller clandestinement jusqu'à la ferme.

Mais dans mon sommeil, pas de manipulation possible, pas de cercle blanc, pas de clic.  
Impossible d'aller au-delà de cette fourche.

Je pars, je reviens, je tourne en rond.

Je dois me rendre à l'évidence, je ne peux pas aller plus loin.

Cette fois pourtant, je ne me résigne pas à faire demi-tour.

*La nuit tombe et je reste là...*

... obstinément, à regarder vers l'ouest, dans l'obscurité.

*Quelques heures plus tard, je vois cette image :*

*au creux du vallon, la ferme, au loin, est comme illuminée de l'intérieur.*

*Une lumière intense, dont la source m'est cachée, éclaire les bâtiments.*

*C'est comme si le soleil allait bientôt se lever au milieu d'eux.*

Je me réveille remplie de surprise et d'admiration,

et pendant longtemps je m'en souviens sans chercher à l'analyser davantage.

Elle me laisse un sentiment de bonheur, mais aussi d'évidence qui m'incite à l'attente,  
comme si elle avait un sens prémonitoire.

Je commence l'écriture de ce journal en racontant mon 'voyage' avec Street view,  
puis le souvenir des levers de soleil en attendant le car scolaire.

J'en arrive à cette impossibilité d'aller plus avant à l'endroit de la bifurcation.

Et j'en suis là dans l'écriture aujourd'hui.

Impossible d'avancer.

Je veux parler de cette image et je constate que je ne la comprends pas.

J'abandonne l'idée de prémonition car je ne crois pas au rêve-diseur de bonne aventure.

Je réfléchis à cette inversion est-ouest.

Je recherche la symbolique des points cardinaux.

Je lis, dans le dictionnaire des symboles, cette phrase :

« L'espace est le cadre dans lequel le monde issu du chaos s'organise,  
le lieu où se déploie toutes les énergies. »

Puisse le chaos de mes pensées s'organiser un peu !

Je ne comprends toujours pas.

Les jours passent, depuis ce 20 octobre,

sans qu'aucune des explications entrevues ne me convienne vraiment.

*... Je ne parviens plus à aller de l'avant. La nuit tombe, je reste là...*

... obstinément, à regarder vers l'ouest, dans l'obscurité.' ...

Au bout de la nuit, la 'vision' m'apparaît,  
mais pour l'analyser, aucune lumière ne m'éclaire maintenant.  
Ne viennent que des questions : pourquoi ? Quand ? Comment ?...

Pourquoi ?

Quelle est la raison, l'origine de cette lumière ?

La source m'en est cachée.

Déjà, au début de mon rêve, il ne me donne à voir  
que la lumière sur les champs et les ombres qui s'allongent sur les blés.

Je parle donc de soleil couchant sans voir son disque à l'horizon.

Dans la dernière image, il en est de même :

*Une lumière intense, dont la source m'est cachée, éclaire les bâtiments.*

... et je crois comprendre que le soleil se lève au sein même de Claro Loco.

Claro Loco.

Ce toponyme ne parle-t-il pas lui-même de lumière, de clarté ?

Pourquoi, dans le passé, donne-t-on ce nom à cet endroit ?

Qui le nomme ainsi ?

Pourquoi quelqu'un veut-il y fonder un prieuré ?

Qu'y a-t-il en ce lieu avant ?...

Ces choses-là sont cachées, elles aussi.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que mes rêves me conduisent à me poser ces questions.

Au début de cette année, ils m'amènent à faire des recherches sur internet  
qui me renseignent beaucoup sur l'histoire du lieu de ma naissance.

Je consigne alors ces découvertes par écrit sur mon ordinateur.

Tout cela se trouve dans mes fichiers.

Il suffit de les retrouver...

C'est en mars.

Sur le premier fichier que j'ouvre au hasard,  
je tombe sur cette citation de M. Socard, bibliothécaire adjoint de la ville de T. en 1853 :

« Ce n'est pas seulement le héros  
qui gagne les batailles, et qui recule les frontières de sa patrie,  
ce n'est pas seulement le guerrier qui verse son sang,  
ni le magistrat qui veille à la garde des lois protectrices de l'ordre social,  
que l'on doit gratifier du nom de bons citoyens ;  
ceux-là encore ont des droits à ce glorieux titre et ont bien mérité de leur pays,  
qui, dans le silence du cabinet,  
recueillent avec soin tout ce qui intéresse le sol qui les a vus naître,  
qui enregistrent scrupuleusement les faits destinés à passer à la génération future,  
et à former ce grand livre de la vie humaine qu'on appelle l'Histoire. »

Lui pardonnant sa grandiloquence,  
je relève cette citation en mars parce qu'elle m'encourage à recueillir, moi-même,  
'avec soin, tout ce qui intéresse le sol qui m'a vue naître

et enregistrer les faits destinés à passer à la génération future'.  
Je ne retiens pas l'adverbe 'scrupuleusement'  
car je ne compte pas sur cette qualité dont je suis parfaitement dépourvue.  
Je le remplace par 'oniriquement',  
parce que je m'appuie sur mes rêves pour me guider dans ce dédale.

Je commence par rechercher ce livre que je découvre voici quelques années,  
sur internet aussi, sur le site Gallica,  
et qui parle du village de Pa et du prieuré de Claro Loco.  
Il date de 1885.

Il est écrit par un jeune historien qui s'exprime ainsi dans la préface :  
« À la mémoire de mon père et de ma mère, je dédie ce modeste travail.

C'est mon début en histoire [...]

Quelque courte que je veuille faire cette préface, je ne peux cependant pas la terminer  
sans expliquer les raisons pour lesquelles j'ai fait de Pa le but de cette étude.

Petit fief, d'ordre tout à fait secondaire sous la féodalité ;  
localité sans importance de nos jours, dans l'ordre politique,  
il n'y avait là rien qui pût tenter l'historien  
qu'aucun sentiment particulier n'attachait à cette petite terre.  
Berceau de ma famille, Pa, plus que toute autre commune,  
devait fixer mon attention et piquer ma curiosité.

C'est là qu'enfant j'allais passer une bonne partie de mes vacances.  
J'y ai laissé bien des souvenirs d'adolescence et bien des affections de jeunesse.

Que de beaux rêves aussi  
y sont restés accrochés aux buissons des champs et aux branches des noisetiers !  
C'en serait peut-être assez pour aimer un village.

Mais j'y ai des liens plus étroits encore ;  
car c'est là aussi que reposent les restes sacrés de mes vénérés parents,  
et que doit être, selon leur volonté, ma dernière et éternelle retraite.  
Si ardue qu'ait été ma tâche, en raison même de la stérilité du sujet,  
je crois l'avoir remplie avec une entière conscience ;  
et si petite que soit la pierre que j'apporte,  
elle aura quand même sa place dans l'histoire locale de notre département. »

Paul Maillard

Ce préambule aussi, je le recopie entièrement dans mon journal.

J'ai beaucoup de tendresse pour ce Paul Maillard.

Peut-être ses rêves,  
'restés accrochés aux buissons des champs et aux branches des noisetiers',  
inspirent-ils les miens aujourd'hui.

Qui sait ?

Au chapitre premier, il parle de la topographie :  
« ...Vers l'ouest au contraire, le relief s'accentue notablement ;  
à la blancheur crayeuse succèdent des tons plus sobres et plus variés ;  
des côteaux de vigne ornent le flanc des collines,  
et les grands bois sombres qui couronnent les sommets  
forment un horizon de verdure luxuriante

qui contraste agréablement avec la monotone uniformité qui s'étale en face...  
les hauteurs de l'ouest sont occupées par des lambeaux de terrain tertiaire et de limon rouge  
contenant du fer oxydé géodique et des silex.

On peut aussi y signaler, épars à des hauteurs diverses,  
des blocs de grès sauvages, de même nature que les grès de nature plastique....  
entre les finages de Py et de Pou, nous rencontrons, dans un site splendide,  
quelques grands bâtiments entourés de murs élevés et dominés par une espèce de clocher ;  
c'est l'ancien prieuré de Claro Loco,  
aujourd'hui transformé en ferme et dont nous nous proposons d'écrire aussi l'histoire.  
C'est le seul hameau ou écart situé sur le territoire de Pa. »

Paul Maillard consacre les dix dernières pages de son livre à ce hameau,  
qu'il intitule ainsi :

« Notice sur le prieuré de notre dame de Claro Loco ».

En regrettant de ne pouvoir accéder à certaines archives, il écrit ceci :

« Situé à trois kilomètres à l'ouest de Pa, dans un site ravissant,  
blotti au fond d'une gorge étroite, et encadré de grands bois verts, le prieuré de Claro Loco,  
de l'ordre de Saint Benoist, était un lieu de retraite des mieux choisis  
et un séjour des plus agréables. »

Je découvre dans mes dossiers de mars, un résumé de l'historique que je rédige alors :

« Le monastère fut probablement fondé au neuvième siècle par le frère Viard,  
du diocèse de Langres. Il fut en partie détruit en 1576, lors des guerres de religion.

On sait qu'en 1657, ce qui en restait menaçait ruine.

D'importantes réparations y furent faites en 1728.

À cette époque, le prieuré comprenait une chapelle et plusieurs bâtiments  
dans lesquels se trouvaient les chambres ou cellules des religieux,  
une écurie, une grange, cour, jardin et verger. Le tout contenait environ trois arpents.  
À côté était la maison du 'rentier', c'est à dire du fermier, avec granges, étables, bergeries...

Ces bâtiments constituaient la ferme proprement dite,  
avec 200 arpents environ de terre sur Pa.

En 1742, le prieuré fut réuni à l'abbaye de Setfons.

En 1792, les bois du couvent furent confisqués et monsieur Jean-Baptiste Odot,  
qui en était déjà fermier, en devint acquéreur.

Une aile entière de l'ancien monastère existe encore à la ferme actuelle de Claro Loco.

Les murs ont un mètre d'épaisseur,  
15 mètres de haut et 25 mètres de long, avec 14 fenêtres à l'étage supérieur.

L'ancien réfectoire des moines sert aujourd'hui d'écurie.

La chapelle, dont le sanctuaire était au sud-est, est maintenant transformée en grange.

Elle avait 16 mètres de profondeur et était en contrebas du sol.

Le clocher qui la surmontait prenait naissance au-dessus du choeur.

Le jour pénétrait à l'intérieur par cinq fenêtres en ogive,  
dont on ne voit plus que la partie inférieure.

Une des statues qui ornaient la chapelle, sainte Agathe, se trouve aujourd'hui à l'église de Py.

Mais la partie la plus curieuse de la ferme actuelle est, sans contredit, le rez-de-chaussée,  
dont les deux principales pièces ont conservé le style que leur avaient donné les religieux.

Dans chacune d'elles,  
on remarque une vaste cheminée de trois mètres d'ouverture de foyer,

et de deux mètres de hauteur.  
Les chambranles sont en bois sculpté, orné de guirlandes et de chimères,  
avec un écusson au milieu.  
Sur l'un des chambranles, à gauche de l'écusson, est gravée en lettres gothiques,  
l'inscription suivante, dont le sens est très équivoque :  
*Audentes animos felicia numina dicunt*  
et à droite :  
*Audebunt timidi segniora corda viri. 1540.*  
Sur l'autre chambranle est encore écrit ce vers latin, bien connu :  
*audaces fortuna juvat timidos que repellit*  
(*la fortune sourit aux audacieux et repousse les timides - devise des Barbançois*).  
Au-dessus de la cheminée  
existent des niches qui ont dû contenir jadis des statues religieuses. »

En lisant cette notice, j'éprouve une grande émotion.  
Je nais et passe toute mon enfance dans un lieu dont il est possible,  
grâce à l'écriture, grâce à ce Paul Maillard,  
de connaître une histoire qui remonte à plus de mille ans,  
et je n'ai aucune conscience de ces choses à ce moment-là,  
ni personne autour de moi.  
Je me souviens d'un homme qui vient à la ferme quand je suis enfant,  
et qui demande à voir la chapelle et ces salles où se trouvent les cheminées.  
Mon père l'accompagne et ils parlent de ces inscriptions sur les chambranles  
et du sens mystérieux de deux d'entre elles.  
Je suis présente avec un ou deux de mes frères et sœurs,  
dans cet endroit qui n'est pour nous qu'un entrepôt  
qui nous sert parfois de terrain de jeux, comme tous les recoins de la ferme.  
Je suis suffisamment intriguée pour que ce souvenir me reste en mémoire.  
On nous dit que, de temps à autre, des gens passent, visitent,  
et parlent de quelqu'un qui aurait écrit l'histoire du prieuré.  
Puis, plus rien.  
À la maison, la lecture quotidienne de la Bible nous apprend l'histoire  
de lieux situés à des milliers de kilomètres de chez nous,  
mais du sol natal, nous ne savons rien.  
La religion de nos parents nous enseigne une histoire du peuple d'Israël  
qui tient tant de place qu'elle rend notre propre histoire,  
et celle du lieu où nous vivons,  
insignifiante.  
Aujourd'hui, ce passé obscur m'apparaît en rêve sous l'apparence d'une grande lumière.  
Est-ce dans cette direction que je dois mener ma quête ?  
J'apprends que l'histoire de Claro Loco  
est jalonnée de constructions, destructions, reconstructions,  
menaces de ruine, restaurations...  
Le démantèlement opéré par Ton en 2007 n'est donc qu'une péripétie parmi d'autres.  
  
Qui sait ce que le futur réserve ?  
Que ces murs se relèvent ?  
Prémonition ?

**Mardi 6 novembre 2013**

*'Bientôt, les musées disparaîtront.'*

*Bientôt, les musées disparaîtront.*

Je me répète ces mots plusieurs fois.

Parmi d'autres phrases qui me viennent juste avant mon réveil, seule celle-là me reste.

Quelle idée !

Pourquoi disparaîtraient-ils ?

Que signifie cette phrase au futur au sujet d'un symbole du passé ?

Le temps ?

S'agit-il de se questionner sur le temps ?

Vaste programme !

La perspective de me lancer dans une recherche sur ce sujet  
auprès des philosophes ne m'emballe pas vraiment.

Fidèle à mes origines paysannes, je reste donc plus terre à terre  
et cherche la définition de

'musée' :

« Établissement ouvert au public où sont conservés, répertoriés, classés des objets,  
des documents, des collections d'intérêt artistique, scientifique ou technique,  
dans un but socioculturel, scientifique et pédagogique. »

Quel n'est pas mon étonnement de ne trouver là aucune référence à l'histoire,  
sauf peut-être de loin dans le mot 'conservés'.

C'est pourtant la première idée qui me vient à l'esprit :

lieu de mémoire artistique, scientifique, technique, socioculturelle...

Je ne suis sans doute pas assez terre à terre pour écrire un dictionnaire...

Je cherche donc plus avant et je vais sur le site du CNRTL

(centre national de ressources textuelles et lexicales)

qui, dans sa partie 'lexicographie',

comporte de nombreuses citations sur chaque mot qu'on lui propose.

Je découvre celle d'Alain

(n'est-il pas philosophe, cet homme-là?)

« Sans doute sommes-nous à l'âge

où l'idée que l'on peut faire l'avenir sera à son tour efficace,

le pressentiment devenant un objet de musée, ainsi que les autres dieux. »

(Alain, *Propos*, 1923, p.500)

Je ne veux pas aller à la philosophie, la philosophie vient donc à moi,  
non pas pour me parler des musées, mais bel et bien pour me parler du temps,  
et en l'occurrence, le présent...

celui de 1923, qui aujourd'hui, est passé, bien entendu.

Alain pense donc qu'en ce temps-là,  
l'idée que l'on peut faire l'avenir sera à son tour efficace.  
À qui pense-t-il en écrivant 'on' ?  
Nous avons l'avantage sur le philosophe,  
en connaissant la suite des événements,  
de savoir que cette idée n'a été efficace que pour un certain Hitler,  
et à court terme, si l'on peut dire.  
Mais là n'est pas l'objet de ma recherche.  
Ce qui attire mon attention dans cette citation,  
c'est qu'elle fait un lien entre le musée et le pressentiment.

Bien sûr, c'est une image pour dire que le pressentiment est un objet du passé,  
qu'il n'a plus cours.

Il n'empêche qu'Alain emploie le mot 'musée'  
et que c'est la raison pour laquelle cette citation tombe sous mes yeux,  
par les vertus du CNRTL et d'internet.  
Et la raison pour laquelle j'y réfléchis, c'est que mon rêve, lui aussi,  
relie musée et pressentiment.

En effet, cette phrase :

*'Bientôt, les musées disparaîtront',*

ne parle pas de pressentiment mais, c'est encore mieux,  
elle en est un elle-même, une prémonition, une sorte de prophétie.

Elle n'est pas la seule.

Curieusement, la citation d'Emile-Auguste Chartier, alias Alain,  
ressemble fort, elle aussi, à une prédiction.

Ce qui lui donne cette valeur, c'est l'emploi du futur 'sera'.

Le philosophe range donc lui-même son propre raisonnement  
dans la catégorie 'objet de musée'.

En cela, il a parfaitement raison, comme le prouvent les deux décennies suivantes.

Aux collections d'intérêt artistique, scientifique ou technique des musées,  
il faut ajouter une division 'philosophique'...

... et une autre que j'intitule 'onirique',

et dans laquelle je range ma prophétie nocturne

ainsi que celle que j'écris en conclusion de ma page du 20 octobre :

« Qui sait ce que le futur réserve ?

Que ces murs se relèvent ?

Prémonition ? »

J'ai tout de même quelque part 'l'idée que l'on peut faire l'avenir'.

De même que je n'emploie pas l'imparfait, ni le passé simple, ni le composé,  
pour parler de mes souvenirs,

je bannis le futur pour parler de mes espoirs.

J'use donc du présent pour écrire Nove Jadis, pour reconstruire Claro Loco.

J'y bâtis un musée que j'appelle 'musée des pressentiments'

où je conserve, répertorie, classe des objets...

J'y range la citation d'Alain, mon rêve, et toute les idées que je n'ose pas encore écrire.

**Lundi 11 novembre 2013**

*Je descends une route de montagne à vélo, en forêt.  
Devant moi, une femme, à vélo aussi, fait un écart au moment où je vais la dépasser.  
Pour l'éviter, je m'écarte à mon tour, mais il y a un lacet à droite  
et je n'ai pas le temps de reprendre une bonne trajectoire.  
Je rate le virage et tombe dans le précipice.  
Comme il y a beaucoup d'arbres dans la pente, je me raccroche aux branches.  
Le rêve s'arrête puis reprend.  
Je me trouve au milieu de gens sur un chemin de montagne,  
dans une vallée escarpée encombrée de rochers.  
Des pompiers cherchent quelqu'un qui serait tombé du haut de la falaise.  
Je comprends qu'il s'agit de moi et que la femme à vélo a donné l'alerte.  
Mais je ne sais pas comment leur expliquer que j'ai pu m'en sortir seule.  
Ils ne me croiraient pas.  
D'ailleurs, mes vêtements sont impeccables.*

J'ai dix ans.

J'avance au milieu de la forêt inextricable de la vie, en plein massif montagneux.  
Devant moi, à vélo, ma mère roule sur une voie toute tracée.  
À vélo aussi, je la suis. Inutile de pédaler, il suffit de se laisser aller dans la pente.  
Elle et moi, nous descendons de la montagne.  
Toutes deux, nous descendons d'Eve, notre ancêtre, qui n'est pas à bicyclette. Nous avons  
dans les oreilles l'écho de la parole divine qui lui est adressée :  
« J'augmenterai la souffrance de tes grossesses, tu enfanteras avec douleur,  
et tes désirs se porteront vers ton mari, mais il dominera sur toi. »  
L'écrivain biblique, celui de la Genèse, alias Dieu,  
engage ainsi une moitié de l'humanité sur la voie toute tracée  
de la maternité souffrante et tourmentée, des douleurs de l'accouchement  
et de la soumission au mâle dominant.  
Il ne voit pas si loin, notre petit dieu scribouillard. Non.  
Il ne voit pas plus loin que le bout de son nez  
qu'il fourre dans la poussière des rouleaux de papyrus,  
son nez qui pointe vers ses souliers dès que sa femme montre le sien,  
son nez qui rougit sous les quolibets de son entourage et de ses confrères.  
Alors, pour évacuer sa rage, il écrit, il gratte le papyrus, il y vide le trop-plein de sa colère,  
il se lave de l'humiliation qu'elle lui fait subir chaque jour,  
il se venge de la honte qu'il boit quotidiennement jusqu'à la lie.  
Là, il peut la faire souffrir, la déchirer, lui infliger toutes les douleurs possibles.  
Là, il peut exprimer ce qu'il n'ose pas dire à haute voix :  
sa haine, son excréation du genre féminin.  
Là surtout, avant tout, il peut cacher la hantise, la terreur qui le rongent :  
le soupçon d'une féminité qui, comble de l'horreur,  
s'imisce, s'insinue, se coule dans son propre corps !  
Aux grands maux, les grands remèdes,

se réfugier là où ce mal ne pourra plus l'atteindre,  
dans la peau du grand mâle suprême et dominateur : Dieu.

Au diable toute timidité !

Lui, scribe insignifiant promu Grand Maître de l'univers.

À ce stade, l'humanité a toutes les chances d'échapper à son délire,  
mais c'est sans compter sur tous ses compères, terroristes de la pensée à des degrés divers,  
qui trouvent son texte génial et le lui dérobent pour le proposer aux éditions du Pentateuque.

Il y est reçu avec enthousiasme, publié, distribué.

Ce livre devient le best-seller international de tous les temps.

La moitié mâle de l'espèce humaine s'accommode assez bien, ma foi, de la malédiction,  
qui ne prévoit pour elle que de manger son pain à la sueur de son front.

La belle affaire !

L'anathème prononcé contre Eve et sa descendance  
résonne dans les oreilles de ma mère et dans les miennes,  
tandis que nous descendons la montagne à bicyclette.

J'ai treize ans.

Ma roue avant est toujours collée à la roue arrière de ma mère,  
mais je commence à repérer des chemins de traverse, à m'impatienter derrière elle.

Je lâche les freins et la dépasse.

Voyant cela, elle fait un écart pour m'en empêcher.

Je m'écarte à mon tour et perds le contrôle de ma direction.

Je rate le virage et tombe dans le gouffre.

J'ai trois mois.

Je dors dans le landau, sous une moustiquaire, à l'ombre du vieux pommier.

Le bourdonnement paisible des abeilles berce mon sommeil.

J'ai deux ans.

Je trotte jusqu'au tas de bois et entreprends l'escalade.

Arrivée au sommet, j'entends rire ma mère et ma tante non loin de moi.

Je lève le nez.

Ma tante a une drôle de boîte noire devant le visage.

J'entends 'clic'.

J'ai quatre ans.

On me raconte l'histoire du Petit Poucet, perdu dans la forêt, avec tous ses frères.

Il n'a pas de sœur.

Les filles content pour du beurre.

J'ai cinq ans.

Dans le jardin, je me cramponne au tronc du vieux pommier.

Il se penche pour m'aider.

Je réussis enfin à grimper jusqu'à la première branche et m'y accroche.

Il m'invite à monter plus haut.

J'ai six ans.

Avec mon grand frère Ton, nous prenons le chemin de l'école à travers champs.  
Dans la côte, nous longeons une haie d'épineux  
où s'activent des oiseaux et toutes sortes de petites bêtes.  
Nous devinons que tout un monde habite là et tendons l'oreille.  
Nous écartons les branches pour y voir de plus près mais les épines nous repoussent.  
Nous poursuivons notre route et passons sous les grands chênes.  
En haut de la colline, l'horizon recule tout à coup et s'étire au loin  
où les hauteurs se couvrent de forêts bleu sombre.  
Le village se tapit en bas, devant nous, avec son école que nous cherchons à repérer.  
Nous sommes à mi-chemin. Nous dévalons la pente et parvenons aux premières maisons.  
Dans la rue, de nombreux enfants se dirigent aussi vers l'école.  
Bientôt, nous nous asseyons derrière nos pupitres,  
trempons nos plumes Sergent-Major dans l'encrier  
et tirons la langue en soignant pleins et déliés.

J'ai sept ans.

14 juillet.

C'est la fête de l'école, dans une grange, de l'autre côté de la rue,  
où a été aménagée une estrade et des chaises pour le public.  
Après une pièce de théâtre, des danses et autres scénettes, a lieu la remise des prix.  
Je reçois le prix d'excellence.  
Mon frère ne reçoit rien.

J'ai huit ans.

C'est dimanche.

Après le culte en hollandais qui a lieu l'après-midi, au temple protestant de Sens,  
mes parents nous emmènent, Ton et moi, à l'école Théodore de Bèze,  
une pension pour les enfants des hollandais,  
située à une quarantaine de kilomètres de la maison.  
Sur la banquette arrière, j'ai le cœur serré.  
L'auto fait un demi-tour dans la cour et s'arrête...  
Une demi-heure plus tard, je la regarde disparaître par l'allée du château,  
emportant mes parents loin de moi.  
Ils nous laissent là.  
J'ai mal.  
Mon frère joue déjà avec ses copains.  
Je traîne mes semelles dans le gravier, puis sur la terre battue entre les tilleuls,  
où je fais des traces dans la poussière.  
Une ligne que je barre d'une autre ligne.  
Les mêmes marques un peu plus loin.  
Bientôt le sol est recouvert d'une multitude de croix que je considère le regard vide.  
Je lève les yeux.  
Plus loin sous les grands arbres, à côté des préfabriqués,  
des enfants semblent écraser quelque chose par terre.  
Je m'approche et découvre les marrons.  
J'en ramasse un et le fait tourner dans ma main, stupéfaite.  
C'est si beau, si doux !  
Mais pourquoi donc les écrasent-ils ? Pourquoi massacrent-ils des choses aussi jolies ?

Je remplis mes poches avec tous ceux que je peux sauver.  
Tout à coup, comme une volée de moineaux, les enfants vont jouer ailleurs.  
Je les regarde partir, consternée par la purée jaune qu'ils laissent derrière eux, sur le sol.  
Levant la tête vers le feuillage,  
je vois des bogues encore vertes et me dis que tout n'est pas perdu.  
Je vais m'asseoir au pied de l'arbre et sort les marrons de mon manteau.  
J'en fais des rangées pour les compter.  
Puis je m'en sers pour dessiner : un bonhomme, deux bonhommes...  
Il m'en faut d'autres. Je pars à leur recherche.  
Je n'en trouve que sept, juste assez pour faire une petite fille entre les deux grands.  
Je défais tout et recommence.  
Puis, avec tous les marrons, je dessine le plan d'une grande maison,  
avec un chemin devant la porte :  
un marron pour lundi, un pour mardi, un pour mercredi, un pour jeudi, un pour vendredi.  
La cloche sonne.  
Je remets ces cinq-là dans mes poches  
et enfouis les autres sous les feuilles, derrière le grillage, à l'abri.

Après le repas au réfectoire, dans les dépendances,  
les garçons prennent la direction de leurs chambres, au château.  
Nous, les filles, nous montons à l'étage, au-dessus de la cantine et des cuisines,  
où se situe notre dortoir.  
À l'extinction des lumières, je glisse ma main sous l'oreiller et caresse les marrons.  
Je les compte à nouveau : lundi, mardi, mercredi...

J'ai neuf ans.  
Pendant les vacances, avec mes frères et sœurs,  
nous nous lançons avec ardeur dans la construction d'une cabane dans les bois.  
Quand l'édifice atteint la taille respectable d'une vingtaine de branches,  
tout juste l'ébauche de quelques murs,  
les piqûres de moustiques nous deviennent tout à coup insupportables.  
Mon frère veut faire les choses d'une manière, ma sœur autrement.  
Disputes. Les uns veulent rentrer, les autres continuer. Le cœur n'y est plus.  
Nous nous séparons.

J'ai dix ans.  
Dans les préfabriqués, la classe de CM2 est à gauche, près des marronniers.  
J'y étudie avec mon frère, qui redouble son CM1 en cours de route.  
Tout me paraît simple, tout est compliqué pour Ton.  
Il est au fond de la classe, avec les mauvais élèves. Je suis devant.  
J'entends la maîtresse le gronder.  
Je pleure.

J'ai onze ans.  
J'attends le car scolaire au bout de la route.  
Le soleil se lève.

J'ai treize ans.

Un homme souille mon corps et dévaste mon âme.  
Je tombe dans l'abîme.

J'ai quatorze ans.  
Je m'allonge au pied du bouquet d'arbres en haut de la colline,  
quatre immenses chênes serrés les uns contre les autres,  
à l'écart de leurs frères, rangés un peu plus bas.  
Je me couche au creux de leurs racines.  
Leurs troncs s'élancent vers le ciel.  
Les nuages courent au-dessus des branches.  
Ma tête tourne.  
Le contact de la terre sous mon dos se fait moins perceptible.  
Je reste longtemps étendue.  
Je demande aux chênes de m'emporter là-haut,  
où le vent pousse les nuages,  
où les étoiles s'allument une à une.  
Je veux vivre parmi elles.  
Je veux me réfugier dans la Grande Ourse.  
Je veux m'élançer dans l'espace...  
Seul me répond le chant de la brise dans les feuillages.  
Je ferme les yeux.  
Il fait nuit noire.

Par tous les temps, en tous lieux, je marche parmi les arbres.  
Ils bercent mon âme.

J'ai trente-quatre ans.  
Je lis 'Forêts', de Robert Harrisson.  
J'y trouve le poème 'Sphère', de A.R. Ammons.  
Sur les hauteurs dénudées, dans le vent, dans l'écorce des arbres, sur la croûte des rochers,  
le poète cherche vainement l'image du 'désir'.  
Il descend de la montagne, ramasse de la boue et modèle cette image de ses mains.  
Il remonte la poser sur un rocher, puis au milieu des petits sapins, mais elle ne donne rien.  
Il retourne alors à la ville et construit une maison pour y poser le modelage.  
Des hommes, des femmes, des enfants, viennent et lui disent :  
« Voilà une image du désir ! »

J'ai quarante ans.  
Je lis 'Le baron perché', d'Italo Calvino.  
Son héros décide, à l'âge de douze ans, de vivre dans les arbres, dans les chênes-yeuses.  
Il n'en redescend jamais.

J'ai quarante-sept ans.  
Je me procure un petit bloc de tilleul  
de dix centimètres de hauteur et cinq centimètres de côté.  
Je le tiens dans ma main gauche et sur une des faces, je trace une courbe avec mon cutter.  
Je repasse ensuite cette sinuosité, en penchant la lame dans l'autre sens.  
Un fin copeau se détache en s'enroulant. Je le prends dans le creux de ma main.

Il est fragile, délicat, sa courbe est parfaite, admirable.  
Je reprends mon cutter et trace d'autres courbes, détache d'autres copeaux.  
Le bois est tendre, il accepte l'outil avec docilité.  
Le sol se constelle de fines spirales de bois.  
J'éprouve de la joie à faire apparaître ainsi les formes qui me viennent spontanément,  
sans projet préalable.  
Bientôt, les quatre faces sont recouvertes de dessins en creux.  
Je décide de les sculpter davantage  
et fais le tour du bloc une seconde fois, puis une troisième, une quatrième.  
À la fin de chaque tour,  
je sens la possibilité d'améliorer la finition en creusant encore.  
Quand la profondeur atteint un centimètre le long des arêtes,  
j'entrevois la possibilité de traverser le bois,  
de faire apparaître une ouverture entre les faces, un passage.  
Quand j'y parviens, j'éprouve une sorte de jubilation.  
J'agrandis le trou en harmonisant les formes de part et d'autre.  
Puis je sculpte ailleurs pour ouvrir une autre fenêtre,  
pour éprouver une nouvelle fois la même jouissance.  
À chaque nouvelle percée, je ressens le même enchantement.  
Pour parfaire l'ouvrage, il faut que ma sculpture s'ouvre vers le haut.  
J'entame donc le bois sur la face supérieure.  
C'est plus difficile, car je n'attaque plus les fibres en travers, mais par leur extrémité.  
Mon cutter n'est pas très adapté mais je n'ai que cela.  
Comme le bois de tilleul est souple,  
il se laisse creuser suffisamment pour communiquer avec les ouvertures inférieures.  
Dès que je transperce, le travail devient plus aisé.  
Quand je finis de ciseler le moindre détail, de polir, de poncer, de frotter à la cire d'abeille,  
je songe que la sculpture n'exige de moi qu'une chose :  
le temps.  
Tout le reste, c'est elle qui me l'offre.

Par la suite j'achète des ciseaux, des gouges, un maillet, des blocs de tilleul.  
J'entame le bois, je le creuse, je cherche ce qu'il a au plus profond de lui.  
J'ouvre des fenêtres.

On m'apporte d'autres essences : du chêne, de l'olivier, du buis...  
Toutes mes œuvres s'appellent 'Sculpture de soi'.

Hier.

Je prends ma scie à monture.  
Je connais un endroit en montagne  
où il pousse beaucoup de buis le long d'un sentier  
autrefois bordé de murets de pierres sèches.  
Ces lieux sont maintenant désertés.  
La montagne se couvre de chênes verts, de châtaigniers, de buis...  
Parmi ces derniers, je cherche les plus tortueux.  
Si rien ne le dérange, cet arbre pousse droit.  
Si ce n'est pas le cas, c'est que quelque chose le contraint au cours de sa croissance :  
le vent, la neige, une pierre qu'il doit contourner,

une branche qui tombe et reste accrochée à lui, un autre arbre dont il rencontre le tronc...

Dans chacune de ces courbes s'inscrit son histoire.

Un buis peut vivre six cents ans et pousse très lentement.

Ceux qui croissent au bord de mon chemin ont entre cinquante et cent ans.

Ils ont peut-être exactement mon âge.

Ils n'ont pas plus de dix centimètres de diamètre,

quinze ou vingt à la base, pour les plus gros.

Plus haut dans la pente, un peu à l'écart,

je repère un tronc sinueux qui semble d'un bon diamètre.

Je me hisse jusqu'à lui

pour mieux estimer ses formes et voir s'il est possible de le couper au plus juste.

Je décide de m'y affronter.

Au moment de commencer, j'hésite.

Je pose ma scie, et tout en dégageant les feuilles et les branches autour de lui,

je lui parle intérieurement.

Je lui explique mes intentions.

Il comprend que son histoire est différente de celle de ses semblables,

qu'elle se poursuit d'une autre manière.

Il accepte ma proposition et je place ma scie à monture le plus bas possible.

Des pierres, des racines, de la terre encombrant la base.

D'autres buis gênent le travail.

Ma position, dans la pente, est des plus instables.

Je tire et repousse ma scie cent fois, je m'arrête, je reprends mon souffle,  
je change d'appui, je glisse, je m'accroche aux branches, je me remets au travail.

Quand l'arbre se détache enfin, je suis épuisée mais heureuse.

Il est superbe.

J'imagine 'l'image du désir' sculptée dans ses contours.

Nous devons pour cela patienter tous deux quelques années.

Mais qu'est-ce que le temps ?

*Le rêve s'arrête puis reprend.*

*Je me trouve au milieu de gens sur un chemin de montagne,*

*dans une vallée escarpée encombrée de rochers.*

*Des pompiers cherchent quelqu'un qui serait tombé du haut de la falaise.*

*Je comprends qu'il s'agit de moi et que la femme à vélo a donné l'alerte.*

*Mais je ne sais pas comment leur expliquer que j'ai pu m'en sortir seule.*

*Ils ne me croiraient pas.*

*D'ailleurs, mes vêtements sont impeccables.*

Comment expliquer toute une vie?

Comment expliquer qu'on devienne sculptrice quand on n'a jamais sculpté ?

Comment expliquer qu'on devienne écrivain quand on n'a jamais écrit ?

On ne me croirait pas.

**Vendredi 22 novembre 2013**

*J'achète une maison 180 000 €.  
Elle ne vaut rien. Elle menace de s'écrouler. Elle est bâtie comme un préfabriqué.  
De l'extérieur, je la vois tanguer.  
Il y a une piscine à l'intérieur  
et je vois ma petite fille qui glisse sur un toboggan avec d'autres enfants.*

J'allume mon ordinateur et m'installe devant l'écran de démarrage.  
Sur la barre inférieure, je peux cliquer sur l'icône 'dossiers' et me mettre à l'écriture.  
Je peux aussi cliquer sur l'icône 'internet', puis dans ma barre personnelle,  
sur l'onglet qui m'ouvre le site où j'écoute de la musique.  
Je m'installe alors sur le tabouret pour sculpter.  
Mais en écoutant FIP, je suis tentée par une autre activité :  
jouer.

Récemment, je fais la découverte, sur mon ordinateur, du dossier 'jeux'.  
En réalité, je sais bien, et depuis longtemps, qu'il est là,  
mais je me garde bien de l'ouvrir car je me connais,  
si je commence...

cinq ou six semaines plus tôt, j'ouvre tout de même ce classeur  
où une dizaine de propositions me sont faites, parmi lesquelles le démineur et Mahjong,  
sur lesquels je passe des heures et finis enfin par me lasser.

J'essaie autre chose :  
Freecell.

Je ne connais pas.

Sur la fenêtre s'étalent à toute vitesse huit colonnes de cartes,  
à l'endroit, et dans le désordre, au hasard.

Au-dessus, huit cases vides, séparées en deux : quatre à gauche, quatre à droite.  
Je ne vois pas à quoi elles peuvent servir, mais pas de doute, je vais le découvrir.

Je connais le principe des réussites :

faire des suites où le rouge et le noir alternent.

Je repère donc une carte au bas d'une colonne qui pourrait aller sur une autre.

Je clique dessus et la glisse sur la deuxième.

Elle y reste. Ça marche. Je recommence ailleurs.

Un as se libère et vient tout seul se placer dans une case en haut à droite.

Tiens ! Ces cases sont donc réservées aux as.

Bonne nouvelle.

Je renouvelle l'opération 'cliquer-glisser' trois ou quatre fois,  
jusqu'à ce que je n'aie plus de possibilités.

Au cours de ces manipulations, une petite fenêtre s'ouvre,  
m'expliquant que je peux mettre des cartes dans les cases de réserve, en haut à gauche.

Si le logiciel me donne les règles au fur et à mesure, c'est parfait !

Justement, je vois une carte qui m'intéresse, mais deux autres sont devant.

Je glisse celles-ci en réserve, et peut mettre ainsi la première à sa place.

Je m'aperçois alors que je peux faire glisser plusieurs cartes en même temps.

Deux par ici, trois par là.  
À gauche, c'est un paquet de quatre cartes que je veux mettre plus loin.  
Formidable !  
Je clique dessus et le glisse en bas de l'autre colonne.  
Elles reviennent illico à leur point de départ.  
Une petite fenêtre s'ouvre :  
« Déplacement non autorisé.  
Cette action nécessite le déplacement de quatre cartes.  
Vous avez seulement assez de place pour déplacer trois cartes. »  
Comment ça ?  
Pourquoi trois cartes ? Tu ne peux pas m'expliquer plus clairement ?  
Je clique sur l'onglet 'Partie', en haut, à gauche de la fenêtre, pour trouver les règles du jeu.  
Dans la liste qui apparaît, je lis le mot  
'Conseil'.  
Ce doit être là.  
Dès que je clique dessus, deux cartes s'entourent d'un halo bleu.  
Je peux poser l'une sur l'autre, ce que je fais aussitôt.  
Mais cela ne m'explique rien.  
J'abandonne la recherche des règles  
car je vois que je peux mettre deux autres cartes en réserve,  
ce qui libère au passage un deuxième as, qui file tout seul à droite du premier,  
et me donne la possibilité de déplacer les deux cartes supérieures.  
Je les glisse mais elles reviennent aussitôt à leur place d'origine  
et la même petite fenêtre que tout à l'heure revient :  
« Déplacement non autorisé.  
Cette action nécessite le déplacement de deux cartes.  
Vous avez seulement assez de place pour déplacer une carte. »  
Bougre d'âne !  
Qu'est-ce que c'est que ce jeu à la noix !  
Je cherche la possibilité de déplacer une seule carte. Je la trouve.  
Que je la mette sous un quatre de trèfle ou sous un quatre de pique,  
ça ne change pas grand chose.  
Une fenêtre apparaît : « Jeu bloqué. Que voulez-vous faire ? »  
Je ne veux rien faire, monsieur, je veux comprendre.  
Comprendre, vous comprenez ?  
En tout état de cause, il me fait deux propositions :  
première flèche verte : « Terminer la partie »,  
deuxième flèche : « Revenir en arrière et réessayer. »  
Je lis à peine la deuxième que je clique déjà sur la première.  
Une nouvelle fenêtre s'ouvre :  
« Désolé, vous avez perdu cette partie. Pas de chance... »  
Au-dessous, trois onglets s'affichent, dont j'active aussitôt le premier, liséré de bleu :  
« Rejouer »  
De nouvelles cartes s'étalent sur-le-champ...

Les parties défilent, la plupart perdues, mais je m'obstine.  
Je comprends peu à peu le principe des déplacements autorisés ou non  
en fonction du nombre de places libres dans les cases de réserve.

Je comprends aussi que faire une fixation sur les as est une erreur.  
Vouloir les libérer trop vite pousse à remplir la réserve imprudemment,  
au risque de ne pas trouver le moyen de la vider  
et bloquer ainsi le jeu.

Quand je la remplis, je dois prévoir le moyen de la vider aussitôt après.  
Il faut anticiper, réfléchir, ruser, patienter,  
repérer toutes les manipulations possibles,  
même les plus subtiles...

Enfin, ce jeu est génial !

Entre temps, je découvre les statistiques.  
À la fin d'une partie gagnée, au lieu de cliquer aussitôt sur 'Rejouer',  
je prends le temps de lire les autres informations :  
nombre de parties jouées, nombre de parties gagnées et pourcentage de réussite.  
Quand je m'y intéresse, ce dernier est d'environ quarante-cinq pour cent.  
Pas terrible ! Je m'attelle immédiatement à l'améliorer. Je fais moins d'erreurs.  
Je saisis enfin que je peux recommencer la même partie quand je la perds,  
ce qui permet au moins de me corriger,  
même si elle est considérée comme perdue dans les comptes.  
Le pourcentage monte lentement jusqu'à quarante-sept.  
Je gagne souvent trois ou quatre parties de suite,  
mais perds la suivante trois ou quatre fois avant de la dompter.  
Je sors victorieuse mais je ne gagne rien au pourcentage.  
Mon objectif me pousse à passer toujours plus de temps à jouer.  
Pendant longtemps,  
j'oscille entre 47 et 48 pour cent de réussite.  
Je persiste, je m'acharne.  
Je ne fais plus grand chose d'autre.

Le soir, avant de m'endormir, je vois des cartes défiler devant mes yeux.

Addiction, quand tu nous tiens !

Je réalise que je suis complètement 'accro',  
mais c'est si bon !  
Je ne sculpte plus, je n'écris plus, mais tant pis.  
Je travaille mes neurones, je leur fais subir un entraînement intensif.  
Au diable le sentiment de culpabilité !  
Qu'est-ce que cette vieillerie ?  
Elle est bonne pour le musée.  
Aujourd'hui, je suis une femme libre !

Peut-être...

J'en suis à plus de trois cents parties.

*Et puis ce rêve...*

Cette maison qui tangué comme un château de cartes.  
Cette maison que je paye très cher et qui menace pourtant de s'écrouler.

Mon addiction ?  
Je n'y crois pas !  
Je rêve !

Il doit y avoir une autre explication.  
Je ne peux pas admettre que mes songes se mettent, eux aussi,  
à me donner mauvaise conscience !  
Je tente désespérément de m'en débarrasser tous les jours de ma vie,  
ils ne vont pas s'y mettre à leur tour !  
Je peste, je proteste, mais je joue le jeu.  
Pas celui de Freecell, celui de l'écriture : je mets des mots sur ce que m'inspire ce rêve.  
Pas de doute possible, il me parle bien de mon addiction.  
180 000 €, c'est une somme invraisemblable pour un préfabriqué.  
Le temps, c'est de l'argent.  
Et je passe beaucoup, beaucoup de temps à jouer.  
Un temps infini.  
Tout aussi infini que le plaisir que j'y trouve,  
semblable à celui des enfants qui jouent dans une piscine, glissant sur un toboggan,  
plongeant dans l'eau.

J'écris donc...

Et je fais des fautes de frappe :  
ces lapsus de clavier tout aussi révélateurs que ceux de la langue.  
Je tape un *e* au lieu d'un *a* au mot 'cartes'. Certes, il s'agit bien des cartes !  
Elles glissent sur l'écran.  
À la fin d'une partie gagnée, quand je parviens à toutes les débloquent,  
le logiciel les fait glisser toutes seules sur les quatre tas,  
comme sur un toboggan,  
mais en mouvement inverse.

Je ne discute plus.  
J'admets que c'est du temps perdu.  
D'accord, mais je joue encore...  
Quand j'arrive à 50 pour cent, promis, j'arrête.  
À 49, la tentation me vient de ne pas tout faire pour gagner.  
Non, tout de même !  
Trois-cent-quarante-quatrième partie : la 'der des der'.  
Gagnée ! Le toboggan s'anime. Feu d'artifice.  
La fenêtre s'ouvre : 50%.  
Je dépose les armes.  
Je referme toutes les fenêtres de ce jeu diabolique et génial...

Je vais en ouvrir d'autres, des vraies, en creusant le bois,  
en sculptant le buis :  
des fenêtres entre les personnages qui se succèdent  
tout au long de la branche sinueuse.

**Dimanche 24 novembre 2013**

*J'invite des gens à entrer chez moi.  
Ma maison ressemble à une grande cathédrale en ruines, à ciel ouvert.  
D'immenses arbres poussent entre les murs.  
Je fais visiter.  
Tout à coup, des pierres se mettent à tomber de très haut, tout droit.  
Nous nous réfugions plus loin.  
Quelqu'un prend une longue perche pour décrocher quelque chose dans les branches.  
Quand la chose tombe à nos pieds, nous voyons que c'est un chien mort.  
Il y en a un deuxième, plus loin, plus haut.  
Ils me rappellent vaguement un autre rêve que je fais précédemment,  
mais je ne me souviens de rien d'autre.*

*Deuxième rêve :  
Je suis avec d'autres gens, sur une grande place,  
et je leur raconte le songe de la cathédrale.*

*Troisième rêve :  
j'invite de nouveau chez moi les gens du premier rêve.  
C'est dans un grand chalet en bois.  
Je leur dis que j'ai raconté le songe de la cathédrale à d'autres.*

*J'éprouve alors une grande perplexité :  
si c'était un rêve, qui sont donc ces gens devant moi ? Un rêve encore ?*

*Dans un demi-sommeil, j'essaie de remettre les choses en place,  
mais je n'arrive pas à résoudre cette histoire de rêve dans le rêve.*

*Je vois des cartes qui tombent l'une après l'autre :  
sept de carreau , six de trèfle, cinq de coeur, quatre de pique,  
trois de coeur, deux de trèfle, as de carreau.*

Quand je finis de recopier ce récit, de mon cahier sur l'écran, les mots,  
comme les cartes dans le jeu de Freecell,  
s'étaient devant moi,

plus ou moins ordonnés en quelques phrases obscures.

Le 22 novembre, j'écris à propos de la réussite :

« L'objectif est de les mettre en ordre, en constituant d'abord des suites,  
commencer par les choses les plus simples, réfléchir, ruser, patienter,  
repérer toutes les manipulations possibles, même les plus subtiles.

Ne pas commettre la même erreur : faire une fixation sur les as... »

Ici, dans ce rêve, je dois jouer avec les mots.

Lesquels sont les clefs ?  
Cathédrale ? Arbres ? Chalet ? Chien ?  
Je n'en sais rien.  
Ça n'a pas d'importance, je laisse cette question pour plus tard...

*Je n'arrive pas à résoudre cette histoire de rêve dans le rêve.*  
Ceux-ci ressemblent à des matriochkas.  
Trois poupées russes : une petite, une moyenne, une grande.  
La petite dans la moyenne, et les deux dans la plus grosse.  
Le premier rêve paraît être le plus grand,  
parce qu'il est le plus long et que tout y est immense.  
Mais il est contenu dans le deuxième,  
où je le raconte,  
et les deux sont enserrés dans le troisième,  
où je raconte que je raconte.  
Ce songe de la cathédrale est donc la plus petite matriochka.

Je crois même qu'une autre, plus grande encore, enferme les trois autres.  
C'est le rêve du jeu de cartes.  
Sans m'en rendre compte, je le comprends déjà,  
puisque c'est par cette idée que je commence à écrire.  
C'est la première chose qui me vient à l'esprit, celle que je vois d'abord.  
Il faut donc remonter du dernier rêve que je fais ce matin, jusqu'au premier.  
Ces poupées sont au nombre de quatre, comme les quatre couleurs du jeu.  
Une couleur pour chaque ?  
Un signe pour chaque rêve ?  
Dans celui-ci, ils sont tous présents :  
*...quatre de pique, trois de coeur, deux de trèfle, as de carreau...*  
Le carreau peut-être, à cause de l'as.  
Mais je n'en suis pas sûre.  
La réponse est sans doute ailleurs, dans les autres matriochkas.  
Celle-ci, cette dernière, qui est en réalité la première,  
j'ai beau l'examiner sous toutes les couleurs,  
elle ne me révèle rien de plus.

L'ouvrir donc, en sortir la suivante, la refermer et la poser là, un peu plus loin,  
mais toujours à portée de regard...

*J'invite de nouveau chez moi les gens du premier rêve.*  
*C'est dans un grand chalet en bois.*  
*Je leur dis que j'ai raconté le songe de la cathédrale à d'autres.*

Ce rêve me parle de *chez moi*, de ma vie.  
Il me dit qui je suis, à quoi ressemble mon être intérieur.  
Aujourd'hui, mon âme ne ressemble plus à un château de cartes,  
mais à cette maison de montagne,  
ce *grand chalet* où l'on devine la chaleur d'un feu de cheminée.  
Le bois est non seulement ce qui constitue ma structure

(comme celle des matriochkas, en tilleul, ou en bouleau),  
mais c'est aussi la source de l'énergie qui m'habite.  
C'est en outre la signification de mon nom, celui de ma famille, en hollandais.  
Non pas le matériau, mais le lieu où poussent des arbres,  
une forêt.

*Qui sont donc ces gens ?*

Ils me rappellent ceux qui viennent chez A.R. Ammons, le poète.

En voyant l'image d'argile, ils disent :

« Voilà une image du désir ! »

Ceux que j'invite chez moi se taisent.

C'est moi qui leur parle.

*Je leur dis que j'ai raconté le songe de la cathédrale à d'autres.*

C'est à ce moment-là qu'une grande perplexité m'absorbe.

Oui, qui sont-ils ?

Que font-ils là ?

Ils se taisent, et j'ai beau sonder ce rêve attentivement, il ne me donne pas de réponse.

J'ai beau tourner et retourner cette deuxième matriochka dans mes mains,

scruter tous ses détails,

elle aussi se tait.

L'ouvrir donc, en sortir la suivante, la refermer et la poser là, à côté de la plus grande.

*Je suis avec d'autres gens,*

*sur une grande place,*

*et je leur raconte le songe de la cathédrale.*

Cette place publique, cette agora, ce forum, ce lieu de rencontre,  
aujourd'hui, c'est la toile, c'est internet.

C'est la scène du monde où se trouvent, où se perdent tous les humains,  
au début de ce troisième millénaire.

C'est là que je publie mon 'journal onirique', depuis cinq mois.

C'est là que j'expose mes rêves, tous ceux qui me viennent depuis le 18 juin.

*Ces gens, ce sont donc mes lecteurs.*

*Je leur raconte le songe de la cathédrale, et ceux qui l'ont précédé.*

Je leur écris.

Ils ne sont qu'une poignée, quelques gens de passage, deux pelés, trois tondu,  
tombant par hasard sur une de mes publications.

Ils ne me parlent pas, ne m'envoient pas de message, pas de commentaire.

Ils en ont pourtant la possibilité.

Imperturbablement, je continue de leur exposer mes songes.

Quand je commence, j'ai l'idée de découvrir ce que signifient ces mots :

Nove Jadis,

le titre écrit en grosses lettres sur un livre blanc

que je vois en rêve au début des années 1990.

En juin, mon projet est de parvenir à les comprendre.

Mais depuis cinq mois et plus,

je ne trouve pas le début du commencement d'une explication.

Je pars dans un sens, dans un autre,  
je mène mes lecteurs à droite, à gauche, en haut, en bas,  
au gré des bizarreries, des extravagances de mes rêves.  
Mon récit n'a ni queue ni tête.  
Est-ce ainsi qu'on peut écrire un livre ?

Nove Jadis.

Ces mots ont-ils seulement un sens précis ?  
Cette énigme m'accompagne depuis vingt ans.  
Je n'en trouve pas l'issue et cela ne m'empêche pas de progresser.

Au début des années 2000, je découvre la sculpture sur pierre.  
En 2005, je commence à sculpter le bois.  
Je le creuse comme je creuse la question, sans trouver de réponse.  
Des gens me disent que mes sculptures évoquent les boules chinoises,  
ces boules de Canton, en ivoire, en bois ou autre matériau,  
comprenant plusieurs sphères imbriquées les unes dans les autres,  
et séparées les unes des autres.

Je ne connais pas.

Ils sont nombreux, ceux qui me font cette remarque.  
Quelqu'un m'en apporte une, un jour, lors d'une exposition.  
Elle est en ivoire et ne mesure pas plus de sept ou huit centimètres de diamètre.  
Je suis ébahie. C'est inouï, impensable !  
Elle est façonnée, sculptée avec une finesse et une complexité invraisemblables.  
Les boules intérieures, ciselées 'simplement',  
ne peuvent être creusées qu'à travers quelques trous dans les sphères supérieures.  
Et la boule extérieure, elle, est travaillée, avec une minutie extraordinaire,  
en formes de dragons.

Elle ne s'ouvre pas.

Il est impossible de sortir les boules plus petites de la plus grande.  
C'est une autre version des matriochkas, une autre expression d'une idée similaire,  
réalisée avec toute la délicatesse artistique de l'Extrême-Orient.

Mes réalisations, elles, sont d'une seule pièce.

Elles ne sont que de simples morceaux de bois à peine dégrossis,  
comparées aux chef-d'oeuvres de l'art mandarin.

Je donne ce nom, Nove Jadis, à l'une des toutes premières.

Depuis ces débuts, je progresse, je développe mon art.

N'est-ce pas suffisant ?

N'est-ce pas cela, la réponse :

la création artistique ?

La réalisation de soi à travers la créativité ?

Ces mots, ces deux petits mots agissent peut-être inconsciemment,  
me guident sans que j'en aie conscience.

C'est déjà extraordinaire.

Que demander de plus ?

Malgré tout, avec ces rêves,

j'ai l'impression de tenir dans ma main une boule de Canton.  
Je peux voir les autres sphères à l'intérieur, je peux les faire tourner,

mais elles restent obstinément inaccessibles, insaisissables.

Il n'en est pas de même de cette troisième matriochka.  
Elle évoque la suivante, la plus petite, cachée au sein des trois autres.

Elle, je peux l'ouvrir,  
en sortir cette toute dernière, toute menue, la refermer et la poser là,  
à côté des deux autres.

Puis prendre entre mes mains ce *songe de la cathédrale*,  
ce rêve minuscule où tout est immense...

*Une grande cathédrale en ruines, à ciel ouvert.*

Le ciel est gris, il fait sombre,  
le vent s'engouffre par les ouvertures entre les pans de murs  
qui s'élancent encore très haut vers les nuages, jaillissant des décombres.  
Cette scène, c'est ma vie, tout autant que l'intérieur douillet du chalet.  
Je grandis au milieu des ruines de la religion.  
C'est donc aussi chez moi.

Les pierres impriment leur froideur, leur dureté, leur sécheresse en moi.  
Me revient soudain un vers du poète Louis Amade,  
découvert grâce à madame N. au collège.

J'ai treize ans :

« Je vous en prie, n'écrasez pas,  
n'écrasez pas la petite fleur, là,  
qui pousse entre deux pierres. »

C'est en ce temps-là que je veux devenir écrivain.

*Tout à coup, des pierres se mettent à tomber de très haut, tout droit.*

Une pierre de taille s'abat, depuis tout là-haut, à la verticale,  
entraînant dans sa chute d'autres gravats.

Cette chute dans le vide ressemble à la mienne,  
après le viol.

Ce qui se passe ce jour-là avec cet ouvrier répugnant,  
se déroule sans violence, sans brutalité, sans résistance.

Je suis atterrée, stupéfaite, sidérée.

Ce qui est pire

et sans commune mesure,

c'est le vertige qui me saisit ensuite,

c'est l'angoisse démesurée dans laquelle m'entraîne  
le sentiment tentaculaire de ma culpabilité.

Je sens l'haleine hideuse de la folie rôder autour de moi.

Qu'est-ce qui m'entraîne dans ce gouffre ?

Est-ce cet homme ?

Ce pauvre type ?

Ce crétin ?

Ce jouet lui-même de la misère, de l'alcool, de l'indigence mentale ?

Bien sûr que non.  
Ce qui me fait toucher du doigt le délire, frôler l'aliénation, côtoyer la mort,  
ce sont les pierres de taille de la religion :  
la hantise du sexe,  
la haine du corps,  
l'obsession du péché,  
le spectre de la culpabilité.

Se taire.  
Ne rien dire, jamais. Garder le silence. C'est ma seule chance.  
Que personne ne sache.  
Ni mes parents, ni mes frères, ni mes sœurs, ni jamais personne.  
De peur qu'ils ne me bannissent...

Suivent des années où je ne dis mot.  
Des années où je tais cette chose qui me tue si je parle.  
Des années où tournoie, autour de mon âme égarée, la démence.

Pour me châtier  
(ils disent que c'est pour me sauver),  
je choisis plus terrible encore que la religion protestante : une secte pentecôtiste.  
Une caricature du christianisme.  
En cela, elle est moins hypocrite : elle montre son vrai visage.  
Elle charge le trait... et me charge moi-même d'une plus grande faute encore.  
Elle me mène par le bout du nez à travers un labyrinthe infernal  
où elle me conduit infailliblement au seul destin qui convienne à une femme :  
le mariage et les enfants.

Les enfants.  
Reproduction.  
Reproduction parentale.  
J'ai douze frères et sœurs,  
douze oncles et tantes paternels,  
douze oncles et tantes maternels.

Douze.  
Comme les fils d'Israël.

Reproduction ancestrale.  
« Croissez. Multipliez ! Remplissez la terre ! »

Je reproduis donc.  
Je multiplie.  
Par quatre.

Ces quatre enfants, je les aime.  
Dieu !  
Que je les aime !

Seulement, je n'en ai pas les moyens.  
J'assure le quotidien, je pare au plus pressé, je gère l'urgence.  
Je confie cette tâche à une sorte de robot qui se cache en moi,  
et qui fait relativement bien son travail.  
Mais les quelques atomes d'énergie qui me maintiennent encore en vie  
sont tous mobilisés pour colmater les brèches sur le front.  
Le combat se situe ailleurs,  
et toute ma conviction religieuse ne m'aide pas, bien au contraire, à contenir l'ennemi.  
Depuis l'âge de treize ans et ce crime que je commets,  
s'ajoutent bien d'autres raisons de me sentir coupable.  
Ma faute s'englue dans un ballot d'autant plus pesant qu'il est confus, indéterminé.  
Ses contours se perdent dans les méandres de ma raison vacillante.  
Je tente désespérément de faire taire en moi cette voix accusatrice qui me condamne,  
me réprouve, m'envoie en enfer.  
Mais comment tordre le coup à une voix ?  
Elle se glisse, elle sussure, elle s'éloigne, elle revient en hurlant, elle s'absente,  
elle s'insinue et s'impose à nouveau...  
Seul le refus d'abandonner mes enfants est assez fort  
pour me sauver d'une solution radicale.

Et puis un livre...

Celui de Paul Tournier.  
Un médecin suisse protestant.  
Un livre 'autorisé' donc.  
'Médecine de la personne'.  
Je le lis comme un noyé qui aspire une bouffée d'air,  
comme une aveugle qui perçoit une infime lueur au fond de son tunnel,  
comme une rescapée de l'enfer...  
Dès que je le termine, j'en cherche un autre.  
D'autres livres, d'autres auteurs, des médecins, des psychologues.  
D'ouvrages autorisés, je passe à d'autres, moins conformes, réprouvés même.  
Pire encore :  
hérétiques !

Je lis... et je me tais. Je me tais... et je lis.

J'ai beaucoup à lire, mais qu'ai-je à dire ?

Rien.

Ni à mon mari, ni à mes parents, ni à mes amis, ni à mes enfants... ni à moi-même.

Encore moins à moi-même.

Mes neurones ne sont plus en état de concevoir la moindre pensée cohérente,  
ni même d'établir un simple état des lieux, même sommaire.

Les mots que je lis ne s'adressent pas à mon cerveau,  
en tout cas pas à cette part de l'entendement qui permet de raisonner,  
de comprendre,  
de saisir.

Les mots écrits atteignent une zone sombre,

un trou noir...

Les années passent. J'ai trente-deux ans. Je vais mieux. Je crois aller mieux.  
Celui qui ne va pas, j'en suis persuadée, c'est mon mari.  
C'est LUI le responsable.  
Tout est résolu si je le quitte.  
Tout rentre dans l'ordre si je m'en vais.  
Je le quitte, je m'en vais...  
... et rien ne se résoud.  
Tout est compliqué au quotidien avec les enfants,  
mais ces choses-là,  
je parviens tant bien que mal à les arranger.  
Ce que je ne peux pas dissoudre, c'est le mal qui est au fond de moi.  
Je le sens, je le devine, il est toujours là.  
Je peux me séparer de mon mari, me détacher de mes parents, m'éloigner de la religion,  
mais je ne peux pas me défaire de cette sangsue.

J'ouvre les pages jaunes, à la rubrique 'psychanalystes'.  
Je choisis au hasard.  
Premier rendez-vous, premier divan, je raconte ce qui se passe quand j'ai treize ans.  
De tout le fatras que je porte sur le dos, de tout ce chaos,  
cette faute-là est la première,  
la seule dont je parle.  
L'unique.

« C'est lui le coupable, pas vous. »

Sept mots qui dégringolent dans mes oreilles.  
Sept mots,  
comme les sept cartes qui tombent devant mes yeux.  
Sept petits mots qui frappent à ma porte et s'invitent chez moi,  
dans cette cathédrale en ruines,  
dans ce lieu dévasté...

*Nous nous réfugions plus loin.*  
Avec ces sept petits mots, je m'éloigne. Lentement. Très lentement.  
Il faut guérir, tout reconstruire. Guérir en reconstruisant. Reconstruire en guérissant.  
Je ne suis pas seule. J'emmène avec moi les enfants.  
Cela prend du temps.  
Beaucoup de temps...

*D'immenses arbres poussent entre les murs.*  
Ils sont déjà centenaires, millénaires, ces arbres gigantesques.  
Ils naissent bien avant la cathédrale.  
Ce bâtiment de pierres n'est pour eux qu'un bref épisode de leur histoire.  
Ils s'élèvent bien plus haut qu'elle.  
Ils la dépassent.

J'habite dans une maison que d'autres bâtissent,  
une maison de bois et de sève,  
de chair et de sang,  
dont les origines se perdent dans la nuit des temps.  
C'est là, sous ces arbres ancestraux que je veux m'abriter, fuir ces sinistres ruines,  
et mettre à couvert ceux que j'aime.

*Quelqu'un prend une longue perche pour décrocher quelque chose dans les branches.*

Perchée dans les ramures de l'arbre généalogique,  
sur fond de ciel, une forme se détache, dont on ne distingue pas bien le détail.  
On peut en savoir plus en allant la chercher, en la décrochant à l'aide d'une longue perche.  
Quelqu'un le fait pour moi.

En effet, je ne fais pas moi-même de recherches généalogiques,  
mais je profite de celles effectuées par d'autres et publiées sur internet.  
Une dizaine d'années en arrière, je vais sur le site Geneanet,  
et je tape mon patronyme dans l'onglet de recherche,  
que je situe aux Pays-Bas, puisque c'est de là qu'est originaire ma famille.  
Après bien des tâtonnements,  
je découvre qu'un certain monsieur A.B.Chardon publie un arbre  
où je trouve le nom de mon arrière-grand-mère paternelle,  
Sara Jacoba Chardon.

Je connais ce patronyme grâce à mon père,  
qui s'amuse de la consonnance française du nom de jeune fille de sa grand-mère,  
et imagine qu'il provient de lointains aïeux, chassés de France lors des guerres de religion.  
Il dit, en souriant, qu'en émigrant en France en 1938,  
il revient sur sa terre d'origine.

Ce monsieur A.B.Chardon connaît évidemment le patronyme de Cornelis,  
le mari de Sara Jacoba,  
qui est aussi celui de mon grand-père, de mon père et de moi-même aujourd'hui.

Il note les prénoms de leurs quinze enfants,  
parmi lesquels je reconnais le second, celui de mon grand-père, Joop.  
(Il ne semble pas connaître les descendants de celui-ci.)

C'est ainsi que je bénéficie en quelques clics  
du travail colossal effectué par cet homme.  
C'est une tâche immense,  
qui exige sans doute de lui des dizaines d'années de recherches dans les archives,  
car il ne bénéficie pas, à cette époque, des facilités d'internet.  
Il remonte jusqu'avant 1700 et ne se contente pas de la lignée Chardon,  
mais étudie toutes les branches.

C'est cela, cette *longue perche*, ce long travail.  
Elle permet de décrocher, de libérer cette chose indistincte,  
comme je libère l'as dans le jeu de cartes.  
Dans Freecell, quand je délivre cet as, en ôtant les cartes qui le recouvrent,  
il file tout droit,  
il monte tout seul jusqu'à sa place, dans sa case, au-dessus.

*Quand la chose tombe à nos pieds, nous voyons que c'est un chien mort.*

Cet as-là ne monte pas, il descend.  
Tout seul aussi, par gravitation, par la loi de la pesanteur.  
Il tombe 'sur le carreau'.  
Sept, six, cinq, quatre... as.

Ces chiffres qui diminuent me rappellent le récit du 11 novembre,  
où j'énumère mes années d'enfance en commençant par la première.

Ici, la liste va en sens inverse, elle se termine par l'as, par la clef.

Celle-ci a-t-elle un lien avec ma première année ?

Ouvre-t-elle une porte en rapport avec ma naissance ?

Que dois-je libérer en ouvrant cette porte ?

*Un chien mort ?*

*Et ce deuxième, plus loin, plus haut ?*

Que peuvent bien signifier ces images ?

Le rêve me donne une piste :

*Ils me rappellent vaguement un autre rêve...*

Un autre chien.

Je me souviens de celui du 18 juin, le jour où j'entreprends d'écrire ce journal.

Ce chien vient me lécher la bouche et le nez.

J'écris, ce jour-là, qu'il est mon anima, mon âme.

Mais il est bien vivant, lui.

Moi aussi, je suis vivante.

Pourquoi ces deux-là sont-ils morts ?

Les âmes des ancêtres ?

Ceux qui sont morts dans leur première année ?

Comment savoir ?

Je me souviens confusément avoir observé,  
en consultant précédemment l'arbre de mes ascendants,  
que parmi les quinze enfants de Sara Jacoba et de Cornelis, certains ne survivent pas.  
J'ouvre le logiciel de généalogie,  
où je recopie précieusement, quand je les découvre, toutes les données de A.B.Chardon.  
J'affiche la branche concernée.

L'écran n'est pas assez grand pour contenir la ligne horizontale des quinze cadres  
où sont écrits les prénoms, les dates de naissance, les dates de décès et les noms des lieux.

Je fais coulisser la barre pour lire le contenu du premier cadre :

l'aîné naît en décembre 1884.

Le deuxième, Joop, mon grand-père, en 1886.

Suivent deux autres garçons, en 1887 et 1889.

Puis, le 29 septembre 1890, Sara Jacoba accouche de jumeaux, une fille et un garçon.

(Mon grand-père a alors quatre ans et demi.)

La fille décède et on ne lui donne pas de prénom.

Son frère est appelé Jan.

Il meurt deux semaines plus tard, le 16 octobre. Leur mère a alors vingt-six ans.

Je coulisse la barre pour faire défiler la rangée.

Une fille naît exactement un an plus tard, en septembre 1891.

Suivent trois années de 'repos' pour mon aïeule.

En décembre 1894, c'est la naissance d'un autre garçon,  
à qui l'on donne le prénom du jumeau décédé : Jan.

En 1895 et 1896, naissance d'un garçon et d'une fille.

Quand cette dernière a un an, en août,

et que Sara Jacoba vient de tomber enceinte du suivant,

Jan décède ; il a deux ans et demi. Son frère Joop a onze ans.

Huit mois plus tard naît la quatrième fille et onzième enfant du couple.

Puis, en avril 1900, mon aïeule accouche du douzième,  
un garçon qu'on appelle, lui aussi, Jan.

Trois autres enfants viendront encore.

Le dernier, le quinzième, un garçon, naît en avril 1907.

Sara Jacoba a alors plus de quarante-deux ans...

Trois morts donc. Trois petits enfants morts, dont deux dans leur première année.

Et ce prénom, 'Jan', qu'on veut à tout prix coller au garçon suivant.

Et le suivant meurt à son tour.

On le colle au suivant, trois ans plus tard...

Des jumeaux, l'un meurt à l'accouchement, et l'autre dix-sept jours après.

Ce dernier, on l'appelle Jan.

Mais l'autre, une fille, on ne l'appelle pas ?

On ne lui donne pas de prénom ?

On la considère comme un animal ?  
comme un chien ?

*Ce chien mort, c'est donc ce bébé !*

Cette petite fille !

Cette enfant qui naît avec son frère Jan, le 29 septembre 1890 !

La fille de Sara Jacoba et Cornelis, qui habitent ce village près de Leiden, aux Pays-Bas.

Celle qui a quatorze frères et sœurs, tous appelés par leur nom.

Mais elle, non.

Elle, personne n'a l'idée de lui donner un prénom.

Personne ?

Pas même sa mère ?

Pas même celle qui la porte pendant neuf mois, avec son frère, dans son ventre ?

Sara Jacoba ?

Cette enfant est-elle pour cette femme une bête ?

Certes non.

Mais qui lui demande son avis ?

Pense-t-on seulement qu'elle peut en avoir un ?

*Il y en a un deuxième, plus loin, plus haut.*

Oui, je me souviens aussi.

La grand-mère de cette enfant, la mère de Cornelis...

Je remonte dans l'arbre, sur mon écran, et étudie la génération précédente, celle des frères et sœurs de mon arrière-grand-père, les enfants de Willem et Antje.

La rangée de cadres est un peu plus courte.

Ce couple n'a 'que' douze enfants, et pour cause...

Antje leur donne naissance entre 1845 (elle a 21 ans) et 1869 (elle en a 45) : dix filles et deux garçons, dont Cornelis, en 1859.

Il n'a pas encore dix ans en mars 1869.

Sa mère accouche alors de son frère, mais celui-ci meurt à la naissance.

À lui non plus, on ne donne pas de prénom.

Cinq jours plus tard, Antje succombe.

Le deuxième *chien mort, plus loin, plus haut*, c'est donc cet autre bébé !

Ce petit garçon, qui naît le 22 mars 1869, et meurt ce même jour.

On ne l'appelle pas.

On a d'autres soucis.

Antje, sa mère, va mal.

Elle est exténuée.

Toutes ces grossesses la rendent exsangue.

Et l'accouchement ravage son corps rompu.

Elle n'a pas assez de force pour transmettre la vie à son enfant.

Et quand celui-ci succombe, elle se reproche ce désastre et se laisse mourir.

Ce 27 mars, Willem perd sa femme, Cornélis et ses dix sœurs perdent leur mère.

« Que la volonté de Dieu soit faite sur la terre comme au ciel. »

La volonté de Dieu, ou celle des hommes ?

Celle de ces hommes si convaincus de leur supériorité.

Et la volonté de Antje ?

Sa volonté de vivre ?

Sa volonté d'être femme et non chienne reproductrice ?

Ce songe de la cathédrale, cette quatrième matriochka en contenait donc une autre...

... qui en contenait une autre encore !

Les boules de Canton sont fermées, obstinément fermées,  
mais les poupées russes, elles, s'ouvrent à l'infini !

Comment les libérer, ces deux âmes ?

Comment les faire monter,

leur donner leur vraie place,

les conduire jusqu'à leur propre famille ?

Comment les faire entrer dans l'humanité ?

Comment, si ce n'est en leur donnant ce qui leur est refusé jusqu'à ce jour :  
un prénom.

C'est donc cela !  
Ce livre blanc que je vois en rêve !  
Ce titre !  
Ces deux mots mystérieux !  
Nove, Jadis, ce sont les noms que je dois vous donner !  
Ce livre est comme un petit cercueil blanc !  
Et ce lit ! Ce lit où vous reposez, c'est la terre où vous êtes ensevelis !  
C'est la terre où je vis, c'est l'île où je dors, ce 18 juin !  
C'est pour cela que ce chien vient me lécher.  
C'est le moment de me réveiller !  
Le moment d'écrire !  
Le moment de chercher le sens de ces deux mots :  
Nove Jadis

Il ne suffit pas que je les voie en rêve,  
il ne suffit pas que je nomme ainsi une de mes sculptures,  
il faut aussi que je parte en quête de leur signification,  
que j'en comprenne le sens,  
que j'écrive cette histoire, votre histoire.  
Il faut que j'en fasse un livre, un livre blanc, avec en titre vos deux noms écrits en grand.  
Il ne faut plus que je sois la seule à le voir en rêve,  
il faut que la terre entière le voie,  
que tous les peuples de la planète, qui passent sur ce pont, l'ouvrent et le lisent.  
Il faut que le monde entier soit témoin.

Aujourd'hui, c'est le fleuve de mes larmes qui coule sous le pont.  
Des larmes de joie.  
Je dois reprendre mes esprits.  
Vous attendez.  
Vous m'attendez.  
Vous attendez depuis 123 et 144 ans,  
mais je ne dois pas vous faire attendre une minute de plus.

Toi, homme,  
fils de Antje et Willem,  
né le 22 mars 1869,  
à Leiderdorp,  
aux Pays-Bas,  
je te donne pour prénom Nove,  
parce que tu nais le premier jour du printemps, au temps du renouveau.  
Nove, parce que tu es une étoile non visible à l'oeil nu,  
qui devient brusquement très brillante,  
qui ne subsiste pas avec tout l'éclat qui l'a fait découvrir,  
mais qui demeure, même invisible.  
Nove, parce que nous sommes tous des poussières d'étoiles.  
Que ce nom t'accompagne dorénavant et pour toujours.

Et toi, femme,  
fille de Sara Jacoba et Cornelis,  
née le 29 septembre 1890,  
à Leiderdorp,  
aux Pays-Bas,  
je te donne pour prénom Jadis.  
Le jade est une pierre verte, la pierre de prédilection des Chinois,  
'la pierre d'amour',  
qu'ils aiment à sculpter.  
Jadis, parce qu'il y a déjà des jours et des jours que tu attends ce moment,  
et que toutes les femmes l'attendent avec toi.  
Que ce nom t'accompagne dorénavant et pour toujours.

Nove, Jadis,  
soyez tous deux les bienvenus au sein de l'humanité.  
Et que,  
depuis toujours,  
tous les enfants morts sans que personne ne leur ait donné un nom,  
que tous ces enfants qui errent comme des chiens,  
soient tous appelés  
Nove et Jadis.

Et vous,  
Antje et Sara Jacoba,  
vous les portez pendant neuf mois dans votre ventre  
et seules contre tous,  
vous savez qu'ils ne sont pas des bêtes.  
Vous leur donnez, vous, un prénom.  
Vous en rêvez.  
Ce rêve que je fais, celui du livre blanc,  
celui de Nove Jadis,  
me vient-il des vôtres ?

Et les vôtres viennent-ils de ceux de vos aïeules ?

Nos rêves surgissent-ils de la nuit des temps ?